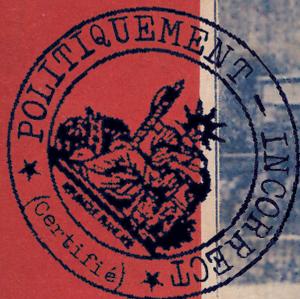


CH. LUCIETO

Prix: 1<sup>f</sup>.50

Les Coulisses de l'Espionnage International

# LES MERVEILLEUX EXPLOITS DE JAMES NOBODY



Le tombeau de Lénine à Moscou

*Chaque fascicule contient un récit complet*

## LA FIN TRAGIQUE D'UN ESPION

N° 8



Juin 1929

ÉDITIONS LA VIGIE THE SAVOISIEN  
136, Boul<sup>d</sup> S<sup>t</sup> Germain - PARIS (VI<sup>e</sup>)



Sur les quais d'une gare londonienne ( ? )  
Transfert d'un inculpé, visage masqué...

« LES BONS JUGES – Il arrive trop souvent que des témoins croient “reconnaître” un accusé, alors qu'ils ne l'ont jamais connu que par les photographies publiées dans les journaux. Ces “illusions de mémoire” ont causé des erreurs judiciaires, d'où la nouvelle loi anglaise qui ordonne que tous les accusés aient la figure masquée jusqu'à leur comparution aux assises. »

Photo marquée au verso du tampon « Copyright Archives du Miroir »

**CH. LUCIETO**

**Les Coulisses de l'Espionnage International**

*Les  
meilleurs exploits*  
de  
**James Nobody**

COPYRIGHT BY « ÉDITIONS LA VIGIE », PARIS.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Suède, la Norvège et l'U.R.S.S.  
Vente exclusive pour la France, ses colonies et pays d'occupation réservée aux « Messageries Hachette » 111, rue Réaumur, Paris.

## **LA FIN TRAGIQUE D'UN ESPION**

### **I**

**Où James Nobody  
sacrifie son intérêt particulier  
à l'intérêt général.**

Quand après avoir échangé les salutations d'usage avec le directeur du pénitencier de Penton-Hill, James Nobody lui remit en même temps que ses pouvoirs, une lettre autographe du ministre de l'Intérieur, le haut fonctionnaire, dès qu'il eut lu la lettre et vérifié les pouvoirs, manifesta la surprise la plus vive.

Mais, avant même qu'il ait pu formuler une objection, allant droit au but, James Nobody lui déclara :

— *Pour des raisons qu'il ne m'est pas permis de vous exposer, car elles constituent un secret d'État, il importe que, jusqu'à ce qu'ait abouti l'enquête dont je suis chargé, je demeure en contact permanent avec le convict Israël Youdevitch, lequel, si je ne m'abuse, figure à votre répertoire-matricule sous le N° 13.450-D. 6.*

Le directeur ayant hoché la tête de façon affirmative, James Nobody poursuivit :

— *Encore que ma demande puisse vous paraître émaner d'un individu ne jouissant pas de la plénitude de ses facultés mentales, je ne vous en prie pas*

*moins de m'incarcérer purement et simplement, et de m'affecter ensuite à la 6<sup>e</sup> Division, laquelle, si j'en crois les renseignements qui m'ont été fournis par Mr Edward Caning, directeur des services pénitentiaires au Home-Office<sup>(1)</sup>, groupe les « incorrigibles » détenus dans cet établissement.*

D'un nouveau signe de tête, le directeur reconnut l'exactitude du fait.

Légèrement impatienté par le mutisme observé par le haut fonctionnaire, mutisme dû, sans aucun doute, à l'étrangeté de la démarche qu'il effectuait auprès de lui, James Nobody ajouta :

— *Toutefois, il faut qu'il soit bien entendu entre nous, — et j'insiste sur ce point, auquel j'attache la plus grande importance, — qu'aucun de vos gardiens, y compris le gardien-chef, ne devra savoir qui je suis exactement et que, de même que les autres détenus, je serai mis au régime du « droit commun ». Autrement dit, je tiens essentiellement à ne bénéficier d'aucun régime de faveur, le succès de ma mission étant à ce prix.*

Cette fois, le directeur ne put dissimuler sa stupefaction...

— *Vous me demandez de faire l'impossible ! s'exclama-t-il, vivement ému.*

— Puis-je savoir pourquoi ? demanda, très calme, James Nobody.

<sup>1</sup> — Ministère de l'Intérieur britannique.

Le haut fonctionnaire leva les bras au ciel...

— *Pourquoi ? s'exclama-t-il. Mais parce que le régime auquel sont soumis, ici, les détenus, — et, A FORTIORI, les « incorrigibles », — est d'une rigueur et d'une sévérité telles, que, très certainement, vous ne pourrez le supporter.*

James Nobody le regarda, légèrement interloqué.....

— Dois-je comprendre, demanda-t-il, que le règlement que vous appliquez céans, est moins... indulgent qu'ailleurs ?

Le directeur haussa les épaules.....

— *Vous n'êtes pas sans savoir, répondit-il, que Penton-Hill est une « Maison de force » et non une « Maison de correction » et que, en conséquence, les détenus qui s'y trouvent sont, ou des convicts<sup>(1)</sup> ou des réclusionnaires.*

— Eh ! bien ?

— *Eh ! bien, cela étant, je suis tenu, de par la loi pénale, d'appliquer le règlement dans toute sa rigueur. En admettant même que, par humanitarisme, ou pour tout autre motif, je ne veuille pas sévir, mes pensionnaires seraient les premiers à m'y contraindre, car, jamais, je ne vis être plus insupportables, ni bandits d'une telle envergure.*

« *Au vrai, c'est ici même, à Penton-Hill, que végète, souffre et meurt, l'élite — si tant est qu'on puisse appliquer ce qualificatif à ces gens-là, — de la « pègre internationale ».*

« *Les détenus politiques eux-mêmes, quels que soient le parti et la doctrine dont ils se réclament, sont les plus infectes canailles que la terre puisse porter car, à deux ou trois exceptions près, ils appartiennent tous au « BRITISH MINORITY MOVEMENT », c'est-à-dire, à ce parti communiste dont le nom seul provoque la nausée.*

« *Or, ceux-là, — vous pouvez m'en croire, — ne méritent aucune pitié.*

« *Non seulement ils considèrent le vol, qu'il soit individuel ou collectif, comme un dogme intangible, mais, ainsi qu'on l'a vu en Russie, ils ont élevé l'assassinat sous toutes ses formes, à la hauteur d'une institution.*

« *A les en croire, il n'existe pas au monde, de moyens plus efficaces, pour imposer aux masses et aux élites, l'odieuse dictature dont ils rêvent.*

« *A mon sens, ce sont de vulgaires malfaiteurs, et.... je les traite comme tels ! »*

— Ce qui veut dire ? insista, vivement intéressé par cet exposé, le grand détective.

— *Ce qui veut dire, répondit le directeur, que, autant je me montre pitoyable et humain envers un individu qui, ayant fauté une première fois, manifeste un réel repentir et s'efforce de se réhabiliter à mes yeux, autant je me montre sévère et inexorable pour les communistes et les anarchistes, lesquels sont incapables de s'amender parce que gangrenés jusqu'aux moelles.*

— N'est-ce point là, faire preuve d'une trop grande sévérité ? demanda James Nobody, soucieux.....

— *N'en croyez rien ! protesta avec vivacité le directeur ; je m'efforce, au contraire, d'être juste.*

Et, après avoir hésité l'espace d'une seconde, il ajouta :

— *C'est précisément parce que je suis juste, que sachant qui vous êtes et quels sont les services énormes rendus par vous au pays, il me serait extrêmement pénible de vous savoir mélangé à cette tourbe immonde dont, MALGRÉ VOUS, vous seriez obligé d'adopter l'attitude et les gestes, ce qui m'amènerait inmanquablement à sévir contre vous.*

James Nobody eut un sourire.....

— Soyez assuré, déclara-t-il gaiement, qu'il n'entre nullement dans mes intentions de vous en fournir l'occasion. Je compte, au contraire, être un détenu modèle.

Du coup, l'autre se hérissa.....

— *Puisse Dieu vous entendre ! s'exclama-t-il, mais je n'en crois rien. Je crois, au contraire, — et cela, très sincèrement, — que, quelles que soient votre endurance, votre énergie et votre bonne volonté, vous ne pourrez jamais supporter la promiscuité de ces gens-là, et encore moins, le régime que je suis tenu de leur appliquer.*

« *Mieux vaut, croyez-moi, renoncer à ce projet, que de courir à un échec certain. »*

C'est avec l'attention la plus grande que James Nobody avait écouté la longue diatribe qui précède.

Au vrai, — et par cela même qu'il connaissait mal le milieu si spécial dans lequel il allait être appelé à vivre, — elle ne fut pas sans l'inquiéter quelque peu.

On conviendra qu'il y avait de quoi.....

Mais, n'étant pas de ceux que découragent les obstacles et que rebutent les difficultés, il n'en

1 — Forçats.

persista pas moins dans son idée première.

— *Veillez croire*, répondit-il à son interlocuteur, *que si je n'y étais contraint et forcé, je me rangerais immédiatement à votre avis.*

« *Mais, il m'est impossible d'agir différemment.*

« *Comme vous, je tiens les communistes pour des malfaiteurs avérés et, si je viens ici, C'EST UNIQUEMENT POUR ARRACHER À L'UN D'ENTRE EUX, un secret des plus redoutables.*

« *C'est pourquoi je vous prie, — et cela, quoi qu'il en puisse résulter de fâcheux pour moi, — d'accéder ma demande.* »

Cela fut dit sur un tel ton et avec une telle énergie, que le directeur jugea inutile d'insister....

Prenant sur sa table la lettre du ministre de l'Intérieur, il la relut attentivement, puis, se tournant vers le grand détective, il lui dit :

— *Puisque vous l'exigez, et puisque cette lettre et les « pouvoirs » qui y sont annexés m'enjoignent de me mettre à votre entière disposition, je vais donc vous faire e incarcérer à la Division des « incorrigibles ».*

« *Je souhaite vivement que vous n'ayez pas à le regretter !* »

Ayant dit, il appuya sur l'un des boutons du clavier qui se trouvait à portée de sa main. Un gardien taillé en hercule et armé jusqu'aux dents, se présenta aussitôt....

Lui désignant d'un geste du menton James Nobody, lequel entrant immédiatement dans la peau de son rôle avait pris un air de circonstance, le directeur dit à son subordonné :

— L'homme que voici s'appelle HARRY WEBSTER. Condamné à cinq ans de prison pour délit politique. Cette peine, sur appel « *a minima* » du procureur du Roi, a été portée à cinq ans de « *hard labour* »<sup>(1)</sup>. Je décide donc de l'affecter à la 6<sup>e</sup> Division.

Puis, lui remettant le dossier « truqué » relatif au pseudo Webster, que James Nobody avait apporté en venant « se constituer prisonnier », et qui avait été spécialement « confectionné » pour la circonstance, il ajouta :

— Voici les papiers de cet individu. Vous remarquerez qu'il est signalé comme étant très dangereux. Prévenez le gardien-chef et agissez en conséquence.

Se tournant ensuite vers James Nobody qui, les

yeux fixés sur le nerf de bœuf que tenait à la main le gardien, simulait la terreur la plus vive, il lui dit :

— *Je vous ai lu et commenté le règlement de la « maison » ; vous êtes donc prévenu de ce qui vous attend ici, pour le cas où vous ne marcheriez pas droit.*

« *A la moindre incartade : LA CELLULE SIMPLE ; en cas de récidive : LA CELLULE DE CORRECTION et, si vous persistiez à vous mal conduire : LA MISE À L'ÉCHELLE ET LA BASTONNADE, autant de fois et aussi longtemps qu'il le faudra.* »

Et, d'un air suprêmement dédaigneux, il ajouta, mais en s'adressant au gardien, cette fois.

— J'ai assez vu ce.... monsieur. Débarrassez-moi de sa présence.

Le gardien ne se fit pas répéter cet ordre deux fois....

Ouvrant la porte qui donnait sur l'intérieur de la prison, d'une bourrade, il la fit franchir au grand détective qu'il apostropha en ces termes :

— *File devant, crapule ! Et, surtout, ne bronche pas, sans quoi je t'extermine !*

Il faut croire que James Nobody ne se conforma pas strictement à cet avertissement, car une heure plus tard, au moment où, devant lui, s'ouvrirent les grilles de fer de la 6<sup>e</sup> Division, il était devenu méconnaissable.

Au vrai, son visage n'avait plus rien d'humain, tellement il était tuméfié....

De plus, ses traits reflétaient une angoisse indicible....

C'est que, pris pour un malfaiteur véritable, les gardiens l'avaient traité sans aucun ménagement.

Non seulement on l'avait fait passer par le service anthropométrique où, après avoir été abondamment mesuré, on l'avait photographié de face et de profil ; mais, par surcroît, il était allé à la « douche », laquelle se donne avec une lance à incendie et constitue un véritable supplice.

Après quoi, le « perruquier » de l'établissement avait, d'une main experte, mais avec des outils singulièrement usagés, transformé sa tête en une boule de billard, sur laquelle n'apparaissait plus la moindre trace de système pileux.

On l'avait ensuite revêtu de l'uniforme de la prison, — lequel est de bure et matriculé sur toutes les coutures, et, pour comble d'infortune, on l'avait chaussé d'une paire de sabots deux fois trop grands pour lui, avec lesquels, la chance ai-

dant, il eût pu réaliser aisément la traversée de l'Atlantique.

Et, comme il avait osé émettre une timide protestation, plusieurs gardiens s'étaient jetés sur lui et l'avaient copieusement rossé.....

Accourté et défiguré de la sorte, James Nobody était horrible à voir.

Mais, de cela, il n'avait cure.....

Forçat volontaire, *mais forçat tout de même*, il n'était pas sans savoir que, de ce chef, il allait éprouver quelques désagréments.

Mais, ce à quoi il ne s'attendait pas, par contre, ce qui produisit en lui ce trouble, ou plus exactement cette angoisse que nous avons signalée plus haut, c'est la suite désastreuse qui résulta de son premier contact avec les gardes-chiourmes de Penton-Hill.

Non seulement ils l'avaient injurié de la façon la plus basse, mais ils l'avaient odieusement brutalisé.

*Et, maintenant, encore, n'était-ce point à coups de nerfs de bœuf solidement appliqués sur les épaules, qu'ils activaient sa marche chancelante.*

Du coup, il se rebiffa.....

Et comme, somme toute, il n'était pas « moisi », d'un « direct » placé sous le menton, il envoya au sol l'un de ses tortionnaires.

Du coup, les détenus de « sa » Division, ceux du moins qui assistèrent à la scène et parmi lesquels figurait au premier rang Israël Youdevitch, lui firent une ovation.

On ne l'en mit pas moins aussitôt en cellule de correction, les fers aux pieds et aux mains ; « jusqu'à décision à intervenir ».

Ce fut précisément ce qui devait le perdre qui le sauva.....

Mis au courant de l'incident, le directeur qui connaissait son personnel, eut tôt fait de comprendre ce qui s'était passé et, sans trahir en rien l'incognito de James Nobody, il recommanda avec insistance à ses gardiens, d'user de ménagements à son égard.

Mais James Nobody n'en demeura pas moins quinze jours en cellule, au pain et à l'eau.

Quand il en sortit, il n'était plus que l'ombre de lui-même.

C'était là, — on en conviendra, — fort mal débiter.....

Tel ne fut point l'avis, cependant, du grand détective.

Car, — et il s'en rendit compte dès l'abord, — son geste de révolte lui valut d'emblée l'estime et la considération de ses nouveaux camarades, lesquels, dès qu'on l'introduisit au milieu d'eux, l'accueillirent avec une faveur marquée, une faveur qui, en même temps, était un hommage et confinait au respect.

Cela se concevait aisément.....

En se révoltant, — *et comment !* — dès son arrivée contre les gardes-chiourmes ; en malmenant l'un d'entre eux, ce qui lui avait valu une punition aussi sévère, James Nobody, alias : Harry Webster, — n'avait-il pas prouvé, en effet, qu'il était un « homme » ?

Or, au bain, les « hommes », sont plutôt rares

N'ont droit à ce titre, — car, ne vous y trompez pas, *c'en est un !* — que les bandits avérés, autrement dit, ceux qui, étant en révolte perpétuelle contre le règlement, sont perpétuellement punis.

James Nobody fut très fier de ce titre.

Il s'en para avec orgueil.

Oui, mais ; pourrait-il le conserver longtemps ?

Autrement dit, lui serait-il possible de jouer jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à l'accomplissement de sa mission, le rôle écrasant qu'il venait d'assumer ?

Franchement, il ne le crut pas.....

Et cela, d'autant plus que le « travail » auquel il était astreint, eût découragé les meilleures bonnes volontés.

Voici en quoi il consistait.

*Dans un coin de la cour sur laquelle aspectaient les cellules, se trouvaient d'énormes pavés entassés les uns sur les autres, formant, en quelque sorte, une barricade.*

*Cette barricade, il lui fallait la démolir, prendre les pavés, les placer sur une brouette et, après les avoir transportés à un, demi-kilomètre de là, de l'autre côté de la cour, il devait, à cet endroit, réédifier une nouvelle barricade.*

*Celle-ci terminée, il la démolissait pour aller la reconstruire en face.*

*Il en était ainsi toute la journée.....*

*Et, le lendemain, il fallait recommencer.....*

On comprend aisément cela étant, que l'exaspération finissait par s'emparer des plus calmes qui,

tôt ou tard, en venaient à refuser d'exécuter un travail aussi stupide.

D'où, punition nouvelle et transfert en cellule

Et puis, il est des insultes, des brimades, des sévices qu'un homme de cœur, ne peut tolérer sans manifester son indignation et son dégoût...

Or, au bagne, de telles manifestations ne sont pas admises.

Elles exposent leurs auteurs à de dures représailles.

Cela, James Nobody le comprit.

Mais il comprit également que, s'il voulait aboutir, *s'il voulait apprendre en quel endroit se terrait ce formidable espion, ce traître redoutable qu'était SAMUEL BADMAN*, il lui faudrait s'armer de patience et faire passer, — *quoi qu'il dût lui en coûter*, — l'intérêt général avant son intérêt particulier.

C'est pourquoi, sans émettre la moindre protestation, il continua à charrier dans sa brouette — et cela, du matin au soir — les pavés qu'y plaçait Israël Youdevitch, son co-équipier...

*Car*, — et je m'excuse de ne vous l'avoir pas appris plus tôt, — *il avait paru au directeur que Youdevitch et Webster étaient tellement faits pour s'entendre, qu'ils s'accordaient si bien ensemble, que sans la moindre hésitation, il avait décidé de les accoupler.*

Il est vrai que je n'oserais pas affirmer que James Nobody, — alias : Harry Webster, — ne fut pour rien dans cette décision...

## II

### Où James Nobody commence à y voir clair.

Ici, une digression s'impose.

Pourquoi James Nobody dont les moyens d'investigation et les pouvoirs d'enquête étaient pratiquement illimités, — *en Angleterre surtout*, — avait-il cru devoir s'astreindre à un séjour dans une prison, ou plus exactement, dans un bagne, dont le règlement s'avérait d'une sévérité à nulle autre pareille ?

Tout simplement parce que au cours de l'enquête préliminaire à laquelle il s'était livré, pour retrouver et, si possible, arrêter Samuel Badman,

il avait subi les échecs les plus déconcertants et les plus inattendus...

Avec une patience angélique, il avait suivi de bout en bout toutes les pistes qui s'offraient à lui ou qu'il avait découvertes, mais aucune d'elles ne l'avait mené au but qu'il cherchait à atteindre.

Comme s'il eût été conseillé par un génie familial, — *un génie qui eût appartenu à la police*, — Samuel Badman passait, en se jouant, à travers les mailles des filets les mieux tendus, évitait avec une habileté qui tenait du miracle les souricières les plus soigneusement installées et demeurait introuvable.

C'était à désespérer de tout...

Et, cela, d'autant plus que loin de mettre un terme à la série de ses exploits, les recherches dont il était l'objet, semblaient l'exciter à commettre toujours et sans cesse de nouveaux méfaits.

*C'est ainsi que, tout récemment encore, il avait dérobé et vendu à une puissance étrangère, les plans du nouvel hydravion Z-136, de la marine britannique.*

Encore qu'étant d'une très réelle gravité, ce dernier méfait était loin d'égaliser ceux qu'il avait antérieurement commis, et qui lui avaient valu *neuf condamnations successives à la peine de mort*, lesquelles, il est vrai, — et pour cause, — avaient été prononcées par contumace.

La première en date de ces condamnation avait été prononcée par la Cour martiale de la II<sup>e</sup> armée britannique, à l'époque où, au Chemin des Dames, Samuel Badman passa avec armes et bagages à l'ennemi.

Ce geste odieux ne lui paraissant sans doute pas suffisant, il le compléta en indiquant aux Allemands, qui s'empressèrent de les bombarder et de les détruire, de nombreux emplacements de batteries et des dépôts de munitions.

Après quoi, ayant toute honte bue, il entra résolument au service de l'ennemi qui, l'ayant utilisé tour à tour en Russie, en Roumanie, en Italie, en Irlande et en Suisse, n'eut qu'à se louer de sa collaboration.

Il sut à ce point se rendre indispensable que, au moment où il fut contraint de demander la paix, l'Etat Major allemand, loin de le « remercier », l'envoya à Moscou pour y organiser le fameux « *Service secret germano-soviétique* » qui, après des avatars divers, est devenu et demeure encore

la plus formidable organisation d'espionnage qui existe actuellement au monde.

Il serait peu de dire que Samuel Badman se distingua en l'occurrence. Au vrai, il fit merveille et, en fort peu de temps, il devint la personnalité la plus en vue de ce service.

Tant et si bien que c'est à lui, et à nul autre, que furent confiés les « coups durs », c'est-à-dire les missions spéciales les plus risquées.

C'est alors que, se rendant compte qu'il ne pouvait suffire à tout, il eut l'idée de créer au sein de la nouvelle organisation, cette « *Section des Volontaires de la Mort* », dont les audacieux coups de main et les crimes sans nombre, — encore qu'à l'époque on ne sût exactement à qui les attribuer, — défrayèrent la chronique mondiale.

Amalgame ahurissant de traîtres avérés, d'espions notoires, de bandits redoutables et d'aventuriers sans scrupules, cette section eut tôt fait d'acquérir la moins recommandable des célébrités.

Comme ses membres opéraient de préférence à l'étranger, les polices des diverses puissances ne tardèrent pas à les repérer et, naturellement, en capturèrent un certain nombre.

C'est alors qu'on s'aperçut que tous sans exception, portaient, tatouée sur la poitrine, une aigle impériale aux ailes largement déployées qu'encadraient, de part et d'autre, la faucille et le marteau symboliques.

Ainsi s'avérait de façon indiscutable la collusion germano-soviétique, cette alliance monstrueuse et, en quelque sorte hors nature, qui menace si gravement la paix du monde.

C'est précisément parce qu'il savait à n'en pouvoir douter que Samuel Badman venait d'arriver en Angleterre pour y tenter quelque nouvel exploit, que le ministre de l'Intérieur avait demandé à James Nobody de le capturer coûte que coûte.

Ainsi qu'on vient de le voir, non seulement le grand détective n'avait pu y parvenir, mais il lui avait été impossible même d'obtenir le moindre renseignement concernant le bandit.

C'est alors que, tout à fait incidemment et, pour ainsi dire, au moment où, bien à contre-cœur, il allait décider de renoncer à ses recherches, qu'il apprit que, au pénitencier de Penton-Hill, se trouvait un condamné du nom d'Israël Youdevitch,

lequel portait, tatoué sur la poitrine, l'emblème fameux des « Volontaires de la Mort ».

S'étant fait communiquer le dossier de cet individu, James Nobody y trouva la preuve que, à maintes reprises, Israël Youdevitch avait « travaillé », en France et en Angleterre notamment, en compagnie et sous les ordres directs de Samuel Badman.

Or, si on ignorait tout, — ou presque, — de ce dernier, on savait cependant que, jamais, en aucun cas, il n'avait abandonné à leur triste sort ceux de ses hommes qui, pour leur malheur, étaient tombés entre les mains de la « justice bourgeoise ».

Tous, il les avait fait évader, — *ce qui en même temps que son habileté prouvait qu'il disposait de certaines complicités*, — les arrachant ainsi à la potence ou au bagne.

— *Étant donné qu'Israël Youdevitch semble être au mieux avec Samuel Badman, puisque celui-ci l'emploie de préférence à tout autre, POURQUOI N'EN SERAIT-IL PAS DE MÊME AUJOURD'HUI ?* s'était demandé, non sans quelque apparence de logique, le grand détective.

Et, à peu près convaincu que cette hypothèse, pour si hardie qu'elle fût, serait justifiée par les faits, résolument, il était venu « se constituer prisonnier ».

Encore que la *loi du silence* fût strictement appliquée à Penton-Hill, vous pensez bien que les « bagnards » ne tenaient aucun compte de cette interdiction et que, au nez et à la barbe des surveillants, ils échangeaient maintes confidences.

Ces derniers, d'ailleurs, avaient tout autre chose à faire qu'à réprimer les bavardages. C'est à peine, — leur nombre étant insuffisant, — s'ils arrivaient à maintenir l'ordre dans cette tourbe indisciplinée, laquelle se faisait un malin plaisir de le troubler de cent façons différentes.

Quoi qu'il en soit, ayant échangé leurs références et s'étant communiqué leur « *curriculum vitæ* » respectif, Israël Youdevitch et Harry Webster, — alias : James Nobody, — eurent tôt fait de se rendre compte qu'ils étaient faits pour s'entendre et devinrent bientôt une paire d'amis.

S'étant spécialisé dans les questions d'espionnage, le grand détective connaissait, en effet, la plupart des individus qui, de près ou de loin, appartenaient aux services secrets germano-soviétiques et, il n'eut aucune peine à démontrer à

Israël Youdevitch, qui en demeura bouche bée, que lui, Harry Webster, avait appartenu pendant la guerre à la « section secrète personnelle du Kaiser ».

Il fit preuve d'une telle érudition en la matière, il donna des preuves si convaincantes, et si nombreuses de son habileté, il s'attribua de telles relations dans les États-Majors étrangers que, sidéré, Israël Youdevitch n'osa plus évoquer son propre passé devant un homme en qui il reconnaissait un maître.

Mais s'il n'évoqua plus son propre passé, au passé d'Harry Webster il opposa celui de cet autre maître qu'était Samuel Badman.

C'était là précisément ce qu'avait escompté James Nobody.

En quelques jours, et sans qu'il ait eu à insister le moins du monde, il put reconstituer, grâce aux confidences que lui fit Israël Youdevitch, le passé ténébreux, sanglant, de Samuel Badman.

Ce fut lui, alors, qui demeura bouche bée, car, jamais il n'aurait cru possible qu'un homme ait pu commettre tant de crimes et tant d'infamies.

Mais, s'il apprit tout ce qu'il lui importait de connaître sur ce bandit, il lui fut impossible, par contre, de savoir où il se terrait.

Cela, ni Israël Youdevitch, ni aucun autre des membres de la section des « Volontaires de la Mort » ne le savait.

Samuel Badman apparaissait et disparaissait comme une ombre...

Que faisait-il entre temps ? En quel endroit résidait-il, sous quel aspect ?

Mystère !

James Nobody en était là de son enquête et, déjà, il désespérait de la mener à bien quand, soudain, un beau jour, Israël Youdevitch se penchant vers lui, lui dit à voix basse :

— *Je viens de recevoir des nouvelles du chef.* James Nobody tressaillit...

— De qui veux-tu parler ? demanda-t-il vivement.

— *De Samuel Badman, parbleu !*

— Ah ! bah ; et elles sont bonnes ces nouvelles ?

— *Je pense bien,* fit Israël Youdevitch ; *il m'ap-prend qu'il est ici.*

— Comment, ici ? Il est en Angleterre ? insista James Nobody.

— *Non pas ! Il est ici, à PENTON-HILL, avec une partie de l'« équipe »* (1).

— *By Jove !* Et, qu'y vient-il faire ? L'autre eut un sourire cynique...

— *En voilà une question ? Il vient pour ME FAIRE ÉVADER, PARBLEU !*

— Oh ! Oh ! s'exclama le grand détective, voilà qui me paraît risqué. Samuel Badman a beau être un « as », je ne vois pas bien comment il va pouvoir s'y prendre pour te sortir de là, car à moins d'avoir des ailes...

Cette réponse parut déconcerter quelque peu le bandit...

Il se rembrunit visiblement et, malgré lui, ses yeux se fixèrent tour à tour sur les hautes murailles du pénitencier et sur les lourdes grilles de fer qui, en effet, paraissaient infranchissables.

Finalement, il haussa les épaules...

— *Bah !* fit-il, *on verra bien. D'ailleurs, il doit avoir des « intelligences » dans la place, puisque, déjà, IL A RÉUSSI À ME FAIRE PARVENIR UN BILLET.*

— Un billet ? s'exclama James Nobody, réellement surpris, cette fois. Qui donc t'a remis ce billet ?

— *On ne me l'a pas remis,* répondit Israël Youdevitch ; *je l'ai trouvé épinglé à ma couverture.*

— Dans ta cellule ?

— *Mais oui !*

— Quand cela ?

— *Tout à l'heure, avant de descendre au travail.*

— Et, hier au soir, il ne s'y trouvait pas ?

— *Sûrement pas, sans quoi je l'aurais bien trouvé au moment où j'ai fait mon lit.*

Cette fois, James Nobody ne sut plus que penser, et son inquiétude s'en accrut d'autant.

Comment expliquer autrement, en effet, que par la complicité d'un gardien, — *qui seuls avaient le droit de circuler la nuit dans les corridors des cellules,* — un incident d'une telle gravité ?

S'il en était vraiment ainsi, si réellement le billet avait été apporté nuitamment, l'affaire s'avérait d'une importance capitale et l'évasion aisément réalisable...

— Diable ! se dit James Nobody en posant son regard sur le gardien qui, la nuit précédente, avait assuré ce service, cet homme serait-il donc un traître lui aussi ?

1 — Avec une partie de la bande.

Comme il arrive souvent en pareil cas, le gardien sentant peser sur lui ce regard, se tourna vers James Nobody qui, afin de ne pas lui donner l'éveil, détourna les yeux et se remit incontinent au travail.

Mais, le trouble et l'inquiétude qui, tout à l'heure, s'étaient emparés de lui, n'en persistèrent pas moins...

— Dis donc, vieux ! lui demanda, soudain, Israël Youdevitch en lui montrant d'un geste discret le surveillant, ne trouves-tu pas que ce bougre-là a une vraie tête de faux témoin ?

James Nobody ne put réprimer un sourire...

— C'est précisément, répondit-il, ce que je me disais à l'instant même.

Soucieux, Israël Youdevitch reprit :

— J'en suis à me demander, si ce n'est pas à lui que fait allusion Samuel Badman, dans son billet.

Du coup, James Nobody prêta l'oreille plus que jamais...

— Que te dit-il donc ? demanda-t-il.

— *Il prétend*, répondit le bandit, *que, depuis peu, serait arrivé au pénitencier, sous un « camouflage » quelconque, un certain James Nobody, lequel, paraît-il, est une « BOURRIQUE »<sup>(1)</sup> de première grandeur.*

Et, posant à son tour son regard sur le gardien qui, maintenant, son nerf de bœuf sous le bras, faisait les cent pas de l'autre côté de la cour, il poursuivit :

— *Étant donné que ce phénomène est arrivé à Penton-Hill IL Y A UN MOIS À PEINE, je ne serais pas autrement surpris s'il n'était autre que la « bourrique » en question.*

— Comment ! s'exclama James Nobody, il n'y a qu'un mois que ce gardien a pris son service ?

— *Dame ! Il est arrivé ici quatre ou cinq jours avant toi, et...*

— Tu es sûr de cela ? interrompit James Nobody.

— *Je pense bien que j'en suis sûr*, riposta vivement Israël Youdevitch ; *j'en suis d'autant plus sûr que le jour même de son arrivée, j'ai eu une prise de bec avec lui !*

— A quel sujet ?

Israël Youdevitch se mit à rire...

— *Imagine-toi*, répondit-il tout hilare, *que cet idiot-là avait entrepris de me faire mettre tout nu !*

1 — Un policier.

— Ah ! bah ; pourquoi toi, plutôt qu'un autre ?

— *Parce que*, paraît-il, *IL VOULAIT VOIR MES TATOUAGES, afin de me mieux « repérer » plus tard, le cas échéant.*

— En voilà une idée ! s'exclama le grand détective, *qui nota soigneusement le fait* ; j'espère bien que tu n'as pas obéi !

Israël Youdevitch haussa les épaules et, gouaillieur, répondit :

— Le jour où tu « dégotteras »<sup>(2)</sup> le moyen de te dispenser d'obéir dans cette « turne »<sup>(3)</sup>, tu seras bien gentil de m'en faire part.

— Comment ! s'écria James Nobody, en simulant l'indignation la plus vive ; tu t'es soumis !

— *Il l'a bien fallu !*

Que s'est-il passé alors ?

— *Eh ! bien, mais rien que de très naturel. Le gardien s'est penché sur moi, a regardé mes tatouages ; après quoi, il m'a déclaré :*

— *C'est bien, vous pouvez vous habiller de nouveau. JE SAIS CE QUE JE VOULAIS SAVOIR !*

— Et, cet... examen, il ne l'a pas fait subir à d'autres que toi ? insista le grand détective.

— Pas que je sache...

— *Oh ! Oh !* pensa James Nobody, *voilà un gardien dont on peut dire tout à la fois, qu'il est TROP OU PAS ASSEZ curieux.*

Et, comme ce dernier revenait vers eux, se tournant vers Israël Youdevitch, il lui dit :

— *Je suis de ton avis, camarade ! si, vraiment James Nobody est à Penton-Hill, étant donné que jamais il n'aurait consenti à se « camoufler » en « souffrant »<sup>(4)</sup>, il ne peut s'être « camouflé » qu'en « gaffe »<sup>(5)</sup>.*

« Or, comme tous les autres « gaffes » sont ici depuis plusieurs mois, nos soupçons ne peuvent porter que sur le dernier arrivé.

Et, lui montrant d'un coup d'œil expressif le gardien, James Nobody ajouta :

« *Le dernier arrivé le voilà !*

« *Donc, c'est lui, et nul autre, qui est James Nobody...*

« *Aussi, — et bien que je n'aie pas de conseils à te*

2 — En argot : « dégotter » veut dire : « trouver ».

3 — Maison.

4 — C'est ainsi que, dans l'argot du bague, s'appellent entre eux les forçats.

5 — Du verbe argotique : « gaffer », qui veut dire : « regarder ».

*donner, — si j'étais à ta place, tu peux être sûr que je me méfierais... »*

— Tu crois ? fit Israël Youdevitch, en lançant un coup d'œil torve au gardien.

— *Comment, si je crois ? s'exclama le grand détective ; tu ne sais donc pas qui est James Nobody, et de quoi il est capable ? Tiens, veux-tu que je te dise...*

— Quoi donc ? fit le bandit dont l'inquiétude allait croissant...

— *Eh ! bien, si je ne savais que James Nobody et ce gardien ne font qu'un seul et même individu, on viendrait m'affirmer qu'il est là, entre nous deux, espionnant nos paroles et scrutant nos gestes, que je trouverais la chose toute naturelle.*

« Car, vois-tu, James Nobody n'est pas un homme comme les autres.

« C'EST LE DIABLE !

« *Et de même que le diable, il vous tombe sur le poil, au moment où on s'y attend le moins.* »

Inquiet, Israël Youdevitch se gratta le sinciput qu'il avait proéminent et, pointant la proue qui lui servait d'appendice nasal vers le gardien :

— *Fichtre ! s'écria-t-il ; en ce cas, je ne me vois pas encore sorti d'affaire ; car, ce n'est pas rien d'avoir contre soi un adversaire de ce calibre.*

Il ne croyait pas si bien dire...

Il ne croyait même pas que cette confiance, c'était à James Nobody lui-même, qu'il la faisait...

Tant il est vrai que, parfois, les apparences les plus simples dissimulent la plus terrible des réalités...

### III

#### Où James Nobody commence à manœuvrer...

La scène qui se déroula ensuite fut extrêmement rapide...

Le gardien, qui était loin de se douter des soupçons que son attitude à l'égard d'Israël Youdevitch venait de suggérer à James Nobody, s'étant montré insolent à l'égard du grand détective, celui-ci qui voulait créer un incident, — on verra bientôt pourquoi, l'envoya carrément promener.

Puis, comme le gardien brandissant son nerf

de bœuf faisait mine de vouloir lui en asséner un coup, James Nobody le lui arracha des mains et, à la grande joie des détenus, le lança par-dessus la muraille, à l'extérieur du pénitencier.

C'était là un acte de rébellion nettement caractérisé ; aussi James Nobody qu'encadrèrent aussitôt six gardiens revolver au poing, fut-il immédiatement conduit aux locaux disciplinaires, où on le mit en cellule.

— Cette fois, pensèrent les « bagnards », il ne « va pas y couper » ! Ce sera la bastonnade, à coup sûr.

Or, il en fut tout autrement...

En effet, quand le gardien préposé à la surveillance des hommes punis, vint lui demander s'il n'avait rien à réclamer, James Nobody lui répondit :

— *Je demande à parler au directeur.*

Tel étant son droit strict, la requête de James Nobody fut immédiatement transmise au haut fonctionnaire qui s'empessa d'y faire droit.

Le grand détective fut donc extrait de sa cellule et conduit par deux gardiens en armes au bureau directeur.

— *Que désirez-vous ?* lui demanda sur un ton sec, un ton qui n'avait rien d'engageant, le directeur qui, devant ses subordonnés, ne pouvait en adopter un autre.

— *Tout d'abord,* déclara James Nobody, *je demande à être reçu par vous seul à seul, ce que j'ai à vous dire ne regardant en rien ces messieurs.*

Et, d'un geste, il désigna les deux gardiens qui, impassibles, attendaient auprès de la porte la fin de l'audience.

— Soit ! répondit le directeur...

Puis, s'adressant aux gardiens, il ajouta :

— *Vous pouvez disposer. Quand j'en aurai fini avec le « forçat » Harry Webster, je vous appellerai.*

Les deux gardiens sortirent aussitôt et, derrière eux, fermèrent la porte.

Alors, mais alors seulement, l'attitude du directeur se modifia...

Elle se modifia même du tout au tout. Après avoir prié James Nobody de s'asseoir, derechef il lui demanda :

— *Que désirez-vous, CHER MONSIEUR ?*

James Nobody apprécia la nuance en connaisseur...

— *Ce que je voudrais tout d'abord,* répondit-il en souriant, *c'est que vous m'offriez une cigarette.*

— Une cigarette ! s'exclama le haut fonctionnaire surpris...

James Nobody accentua son sourire...

— *Je vous trouve superbe !* fit-il gaiement. *Ignoreriez-vous donc vraiment, que la privation de tabac est la peine la plus sévère qui puisse être infligée à un fumeur comme moi ? Or, voici tantôt un mois que je n'ai pas fumé. Songez à ce que cette privation représente de souffrances et de regrets.*

— C'est juste ! reconnut le directeur, qui tendit à James Nobody son étui à cigarettes et une boîte d'allumettes, je m'excuse de n'y avoir pas songé.

Quand le grand détective eut allumé sa cigarette dont, voluptueusement, il aspira la fumée, il reprit :

— Me ferez-vous la grâce, maintenant, de m'apprendre ce qui vous amène ?

— *Heuh !* fit James Nobody ; *je ne sais si, vraiment, on peut appeler cela une grâce. Au vrai, je viens vous demander d'ordonner l'arrestation immédiate du gardien JUSQU'ICI connu sous le nom de Fred Watson et, si possible, sa mise au secret le plus absolu.*

Bien que prononcée sur le ton le plus paisible, cette phrase n'en produisit pas moins un effet considérable.

Bondissant sur son fauteuil, tout comme s'il eût reçu la décharge d'une pile électrique, le directeur s'écria :

— *Quoi ? Ai-je bien entendu ? Vous me demandez d'arrêter Fred Watson.*

— Mais oui ! répondit avec le plus grand calme James Nobody, je me permets de vous demander cela !

Et, voyant que, effondré sur son fauteuil, le directeur s'avérait incapable de la moindre réaction, négligemment, il ajouta :

— *Faute de quoi, — et vous voyez d'ici ce scandale, — je me verrais forcé de l'arrêter moi-même !*

— Vous oseriez faire cela ? haleta le directeur.

— *Je n'hésiterais pas le tiers d'une seconde,* répondit du tac au tac, James Nobody.

— Ce que vous lui reprochez est donc bien grave ?

James Nobody alluma une seconde cigarette, après quoi, posément, il déclara :

— *Grave ? Mon Dieu, oui, assez ! au vrai, je l'accuse de HAUTE TRAHISON et de COMLOT CONTRE LA SÛRETÉ DE L'ÉTAT.*

C'était là, évidemment, plus que n'en pouvait supporter l'infortuné directeur qui, de pâle qu'il était, devint livide.

Le grand détective lui jeta un regard de pitié et, sans plus s'occuper de lui que s'il n'était pas là, il s'installa devant l'appareil téléphonique et demanda qu'on le mit en communication avec son propre bureau à l'« Intelligence Service ».

Ce fut son secrétaire particulier, Bob Harvey, qui lui répondit.

— *Hallo !* lui dit en substance le grand détective, *alertez la brigade<sup>(1)</sup> tout entière, et venez me rejoindre immédiatement, mais séparément, et sans avoir l'air de vous connaître mutuellement, à l'auberge du « ROI DAVID », à Penton Hill.*

— Faudra-t-il être armés ? demanda Bob Harvey.

— *Jusqu'aux dents et plus encore,* répondit James Nobody, *car il y aura sûrement de la casse de part et d'autre. Il serait même bon que vous apportiez l'appareil n°3. Veillez à ce qu'il soit en état de fonctionner.*

— Bien, chef ! Nous arrivons ! se borna à répondre Bob Harvey.

Ayant raccroché le récepteur, James Nobody se tourna vers le directeur et lui demanda :

— Eh ! bien, que décidez-vous ?

Sortant de sa torpeur, mais visiblement dépassé par tous ces événements, le haut fonctionnaire répondit :

— *Mais..., cher monsieur, je n'ai d'autre décision à prendre que de vous obéir. Les « pouvoirs » dont vous êtes détenteur et la lettre de service que, par votre entremise, a bien voulu me faire tenir Son Excellence, M. le ministre de l'Intérieur, m'en font une obligation stricte.*

— En ce cas, c'est parfait et...

D'un geste le directeur interrompit James Nobody et, imperturbablement, poursuivit :

— *Toutefois, les pouvoirs qui me sont conférés par la loi, ne vont pas jusqu'à me permettre d'ordonner la mise en état d'arrestation d'un sujet britannique.*

« *En effet, je ne suis pas un magistrat, mais bien un fonctionnaire et...* »

— Qu'à cela ne tienne ! riposta le grand détective impatienté. Voulez-vous avoir l'obligeance, — *je suppose que vos pouvoirs vont, au moins, jusque-*

1 — La fameuse brigade des « As » que commandait en personne James Nobody. Lire, dans la même collection : « *Un Drame au War Office.* »

là, — de donner des ordres pour qu'on apporte ici, la valise et les effets dont j'étais porteur quand je suis arrivé à Penton-Hill.

Dix minutes plus tard, il rentrait en possession de son bagage, duquel se dégageait une insupportable odeur de naphthaline.

— *Le diable soit des ronds-de-cuir!* murmura James Nobody écoeuré; *j'échapperai sans doute à l'asphyxie, mais je n'échapperai certes pas au ridicule.*

Et jetant un coup d'œil navré à ses effets qui, pour avoir été passés à l'autoclave, étaient abominablement fripés :

— *De quoi vais-je avoir l'air, poursuivit-il, sinon de quelque évadé d'un asile de nuit ?*

Il n'en revêtit pas moins ses effets avec une rapidité qui tenait du prodige...

Après quoi, ayant décousu avec précaution l'une des doublures en toile de sa valise, il en sortit quelques imprimés.

C'étaient des mandats d'amener, en blanc.

Il en prit deux, qu'il libella aux noms de Fred Watson et d'Israël Youdevitch, puis, se tournant vers le directeur, qui l'avait regardé agir avec une surprise qu'il ne tentait même plus de dissimuler, il lui dit

« D'ordre de Sa Majesté le Roi, veuillez, je vous prie, faire exécuter les deux mandats que voici.

« Fred Watson, — ou tout au moins, l'individu qui dissimule sa véritable identité sous ce nom, — devra être mis en cellule, à la barre de justice, jusqu'à ce que je décide d'en prendre livraison.

« Quant à Israël Youdevitch, vous voudrez bien le faire conduire ici immédiatement, afin que je puisse l'interroger en votre présence. »

James Nobody n'eut pas à insister.

Défnitivement dompté, le directeur obéit avec une célérité qui donna au grand détective, une haute opinion de son esprit de discipline.

En effet, à peine avait-il achevé de « se faire une tête » qui le rendait absolument méconnaissable, que, conduit par deux gardiens, Israël Youdevitch faisait dans le cabinet directorial une entrée dépourvue de tout appareil.

Bien que n'ayant donné aucun ordre à cet égard, James Nobody n'en constata pas moins avec plaisir, que les gardiens, sachant ce que valait l'individu, lui avaient passé les menottes.

Ainsi qu'on va le voir, cette précaution n'était pas précisément inutile...

## IV

### Où James Nobody « joue à la balle » avec Israël Youdevitch et, subsidiairement, avec ses gardiens.

Ne sachant pas à quoi attribuer cette convocation à laquelle il était loin de s'attendre, mais, sachant fort bien au contraire que toutes les fois qu'il lui avait été donné de pénétrer en ce bureau, il en était résulté quelque chose de fâcheux pour lui, le bandit n'en menait pas large...

Afin d'augmenter son désarroi et le voyant hors de garde, James Nobody brusqua l'attaque.

— *Où as-tu mis, lui demanda-t-il sans circonlocution aucune, le billet que, ce matin, tu as trouvé épinglé à ta couverture ?*

Israël Youdevitch qui s'attendait à tout, sauf à cela, fléchit sous le coup...

Mais il n'en essaya pas moins de faire tête...

— Je ne sais ce que vous voulez dire, répondit-il, non sans quelque assurance. A quel billet faites-vous allusion ?

James Nobody haussa les épaules...

— *Le billet dont je parle et que je t'ordonne de me remettre, déclara-t-il, t'a été adressé par ton chef et ami Samuel Badman. Dois-je ajouter que j'en connais le contenu ?*

En entendant prononcer par cet inconnu, le nom de celui qui commandait les « *Volontaires de la Mort* », le visage du bandit se couvrit d'une pâleur qui confinait à la lividité.

Mais il ne céda pas...

Prenant un air naïf, il s'exclama :

— Samuel Badman ? Je ne connais personne qui porte ce nom !

Et, faisant mine de réfléchir, il ajouta :

— Qui cela peut-il être ?

— *Je vais te le dire, répondit James Nobody, outré, mais je jure Dieu que si, ensuite, tu ne me remets pas le billet, je te ferai « crever » en cellule.*

— Bah ! ironisa le bandit, on dit cela, et puis...

— *Et puis, on le fait !* tonna James Nobody.

— Vous n'en avez pas le droit !

— *Quand on n'a pas le droit, on le crée ! Tant pis pour toi si tu ne comprends pas cette vérité première.*

Et, sans plus attendre, le grand détective répéta au bandit, tout ce que ce dernier lui avait appris sur les « *Volontaires de la Mort* » et sur leur chef.

Sidé, Israël Youdevitch l'avait écouté en silence, mais avec une stupeur croissante...

— Comment, diable ! balbutia-t-il apeuré, avez-vous fait pour apprendre cela ? Il faut que l'un des nôtres ait trahi !

C'était l'aveu...

Mais James Nobody était bien trop habile pour se servir immédiatement de cet aveu, que d'autres que lui n'eussent pas manqué d'exploiter aussitôt.

— *Comment j'ai appris cela, peu importe !* fit-il, *l'essentiel est que je le sache.*

« *Je sais bien d'autres choses encore. Notamment,* — ainsi que je viens de te le dire, — *ce que contient le billet que t'a fait remettre Samuel Badman.*

« *En veux-tu la preuve ?* »

— Si vous pouvez me prouver cela, ricana Israël Youdevitch, je vous tiendrai pour plus fort et pour plus habile que Samuel Badman lui-même, ce qui n'est pas peu dire...

James Nobody eut un sourire...

Pour la seconde fois, le bandit venait de s'enfermer...

— *Ah ! bah, s'exclama-t-il narquois ; tu le connais donc ? Ne viens-tu pas de dire pourtant, que tu n'avais jamais entendu prononcer son nom.*

Puis en flagrant délit de mensonge, Israël Youdevitch baissa la tête, confus...

James Nobody se garda bien d'insister...

— *Nous disions donc,* poursuivit-il, *que le billet en question contenait trois paragraphes essentiels.*

« *Dans le premier de ces paragraphes, Samuel Badman te fait part de son arrivée en compagnie de quelques-uns de vos camarades, à Penton-Hill.*

« *Dans le second, il t'annonce qu'il va s'efforcer de te faire évader.*

« *Dans le troisième enfin, il te met en garde contre un détective du nom de James Nobody qui, à l'en croire, se serait introduit sous un « camouflage » quelconque au pénitencier, pour s'y livrer à quelque louche besogne.*

« *Ai-je dit vrai ?* »

Écrasé par cette preuve nouvelle de l'habileté de son interlocuteur, Israël Youdevitch ne tenta même pas de nier.

Jetant un regard craintif au grand détective qui, maintenant, s'entretenait à voix basse avec le directeur, auquel il semblait donner des ordres, et qui sortit aussitôt, le bandit reconnut :

— Vous avez dit vrai !

— *En ce cas,* reprit James Nobody, *il ne te reste plus qu'une chose à faire : me remettre le billet.*

— A quoi bon ? répondit le bandit, puisque vous en connaissez le contenu...

— *Ceci n'est pas ton affaire.*

— Ce n'est pas la vôtre non plus. Ce billet est ma propriété personnelle, et vous ne l'aurez pas.

James Nobody eut un nouveau sourire et, simplement, répondit :

— *C'est ce que nous allons voir.*

Puis, se tournant vers les deux gardiens qui, impassibles, mais vivement intéressés, avaient assisté à cet interrogatoire, il leur dit :

— Vous allez fouiller « À CORPS »<sup>(1)</sup> cet individu ; après quoi vous me remettrez le billet que vous allez trouver sur lui.

Ce fut plus facile à dire qu'à faire, car, dès qu'on lui eut enlevé les menottes, — ce à quoi on fut bien obligé de se résoudre, afin de pouvoir lui ôter ses vêtements, — le bandit se rebella ouvertement.

Non seulement il tenta de frapper les gardiens, mais il s'efforça de les mordre.

Pour venir à bout de lui, il fallut se résoudre à lui rendre coup pour coup...

Ramené à une plus saine compréhension des choses, il finit pas se soumettre.

Dissimulé dans la doublure de sa vareuse de bure, préalablement découlee à cet effet, on découvrit enfin le billet.

Il était écrit en caractères hébraïques, ce qui ne fut pas pour surprendre James Nobody qui savait que Israël Youdevitch et Samuel Badman étaient d'origine juive.

Ce ne fut pas pour le gêner non plus, car, polyglotte et philologue tout à la fois, il parlait et écrivait couramment la plupart des langues anciennes et modernes.

Ayant placé le billet sur la table, posément il le déchiffra.

1 — Fouiller « à corps » quelqu'un, veut dire : le mettre entièrement nu, et visiter non seulement ses vêtements, mais toutes les parties de son corps où il pourrait avoir dissimulé quelque chose.

Soudain, il tressaillit...

— *Tu ne m'avais pas dit*, fit-il, en se tournant vers Israël Youdevitch, *que Samuel Badman et ses... amis étaient descendus chez cette vieille canaille qui a nom Jacob Sobelhon ?*

Israël Youdevitch le regarda bouche bée...

— Ah ! ça, s'exclama-t-il, ahuri, *vous connaissez donc l'hébreu ?*

Cette exclamation dénotait un tel désarroi, que James Nobody et les deux gardiens s'esclaffèrent...

— *Mais oui*, répondit gaiement le grand détective, *je connais l'hébreu. Je connais même pas mal d'Hébreux. Et si je sais à n'en pouvoir douter que parmi eux se trouve une majorité de gens parfaitement honorables et dignes de tous les respects, il en est d'autres, par contre, — et tu es du nombre, — qui ne valent pas la corde pour les pendre.*

La phrase claqua comme un coup de fouet, un coup de fouet qu'aurait reçu Israël Youdevitch, en pleine figure...

— *C'est d'ailleurs ainsi que tu finiras si tu t'obstines à te faire le complice des gens qui s'efforcent actuellement de te délivrer.*

— Mais, je ne suis pour rien dans cette tentative, s'écria le bandit ; elle s'effectue en dehors de moi et sans que j'y prête la main.

— *Sans doute*, répondit James Nobody ; *mais aux termes mêmes de la loi tu n'en es pas moins coupable, puisque tu n'as pas dénoncé immédiatement un complot dont tu avais connaissance.*

Du coup, Israël Youdevitch se rebiffa...

— Alors, fit-il, pour être en règle avec la loi, il faut que je « moucharde » mes « copains » ; il faut que je dénonce ceux-là mêmes dont la présence à Penton-Hill n'a pas d'autre objet que de me délivrer ?

— *Parfaitement !* déclara le grand détective ; *car si tu t'étais tenu tranquille, si tu n'avais rien fait pour cela, tu ne serais pas en prison. Or, si on a jugé bon de t'y mettre, c'est pour que tu y restes et non pour qu'on t'en fasse sortir. Donc, en t'associant à ceux qui veulent ainsi transgresser la loi, tu te fais leur complice et tu te rends passible de la même peine qui sera prononcée contre eux.*

— Oh ! s'exclama le bandit, vous ne les tenez pas encore. Ils ont becs et ongles pour se défendre.

Et, rageur, il ajouta :

— C'est entendu, je resterai en prison, mais-

eux, du moins, demeureront libres, car je ne les dénoncerai pas.

— Soit ! fit James Nobody.

Puis, haussant le ton, il poursuivit :

— *Étant donnée la preuve écrite qui vient d'être découverte sur toi, faisant état de tes aveux, je t'inculpe de haute trahison et de complot contre la sûreté de l'État.*

Israël Youdevitch pouffa...

— Ne trouvez-vous pas, demanda-t-il, narquois, que c'est là vous donner beaucoup de mal pour rien ?

— Que veux-tu dire ?

— Dame ! Puisque, déjà, je suis condamné aux travaux forcés à perpétuité, je ne vois pas bien ce que vous pourriez me faire de plus !

La riposte arriva aussitôt, cinglante...

— T'ENVOYER À LA POTENCE, tout simplement ! répondit le grand détective.

— A la potence ! s'exclama le bandit, terrifié.

— En douterais-tu ? On a vu plus fort que, cela, tu sais !

Mais, déjà Israël Youdevitch s'était ressaisi...

— Et qui donc, demanda-t-il, témoignerait contre moi ?

James Nobody eut un sourire ironique, un sourire qui terrorisa le bandit...

— *Aurais-tu donc oublié déjà*, demanda-t-il à ce dernier, *les confidences que, ce matin, tu fis à Harry Webster ?*

Du coup, Israël Youdevitch ne put dissimuler sa stupeur...

Les traits décomposés, les yeux hagards, tremblant de tous ses membres, il se tourna vers James Nobody qui, impassible, ne le quittait pas du regard...

— Moi, s'exclama-t-il enfin, moi, j'ai fait des confidences à Harry Webster ?

— *Tu ne peux les nier, puisque... je les ai entendues.*

— Vous ? Mais vous n'étiez pas là ! Pour la troisième fois, le bandit venait de se « couper ».

— *Qu'en sais-tu ?* répondit posément James Nobody. *Harry Webster ne t'a-t-il pas dit lui-même, QU'IL NE SERAIT PAS AUTREMENT ÉTONNÉ, S'IL APPRENAIT QUE JAMES NOBODY, AVAIT SURPRIS VOTRE CONVERSATION ?*

Cette fois, le bandit s'effondra...

— *Ah ! ça, s'exclama-t-il, vous êtes donc le diable ?*

Afin de le convaincre du contraire, d'un geste brusque, le grand détective arracha la barbe et les cheveux postiches qui dissimulaient si bien sa véritable personnalité...

Le bandit le reconnut aussitôt...

— Harry Webster ! s'écria-t-il, affolé...

— *Non pas !* rectifia aussitôt notre ami ; *car Harry Webster n'a jamais existé que pour la forme...*

— Mais, alors, qui êtes-vous donc ? bégaya le bandit.

— *Qui je suis ? Mais..., James Nobody, tout simplement.*

Il n'eut pas à insister...

C'est en titubant, comme un homme ivre, qu'Israël Youdevitch regagna sa cellule toujours escorté par ses gardiens.

Vous dirai-je que, des trois hommes, ce n'était pas le bandit qui était le plus surpris ?

*Car enfin, de mémoire de gardien, on n'avait jamais encore vu cela...*

Songez donc !

Un forçat, — c'est-à-dire, tout ce qu'il y a de plus vil et de plus répugnant sur la terre, — se métamorphoser ainsi en détective !

Et quel détective !

L'« as » des « as » de l'Intelligence Service. James Nobody, pour tout dire...

Les braves gens n'en revenaient pas.

Ils allaient en voir bien d'autres.

*Car, cette fois, ce n'était pas un forçat qui allait se métamorphoser en détective, c'est un gardien qui allait se métamorphoser en forçat.*

Et, dame ! cela non plus ne s'était jamais vu...

## V

### Où James Nobody réussit un coup de maître...

Quand il en eut terminé avec Israël Youdevitch, le grand détective qui, décidément paraissait infatigable et ne semblait se ressentir en rien de son séjour prolongé en prison, se fit amener le « gardien » Fred Watson.

Mais avant que ce dernier pénétrât dans le bureau, se tournant vers le directeur qui, entre temps, était venu le rejoindre, James Nobody lui dit :

— Je vous sais un gré infini et je vous remercie bien sincèrement de n'être intervenu en rien au cours de l'interrogatoire que je viens de faire subir à Israël Youdevitch. Je vous demande d'agir de même au cours de l'interrogatoire qui va suivre et, quelle que soit la surprise que vous puissiez éprouver, de ne la manifester par aucun signe extérieur.

— Vous avez ma parole ! répondit simplement le haut fonctionnaire.

S'étant camouflé de nouveau, mais avec plus de soin que précédemment, James Nobody s'en fut vers la porte, l'ouvrit et, s'effaçant devant lui, invita d'un geste courtois, Fred Watson à entrer.

Le « gardien » paraissait quelque peu déprimé et, une inquiétude, que quelque effort qu'il fit il ne parvenait pas à dissimuler, se reflétait sur son visage.

James Nobody étant venu s'asseoir auprès du directeur, silencieusement il s'inclina devant eux, attendant qu'on l'interrogeât...

— *Comment vous appelez-vous ?* lui demanda soudain James Nobody.

— Fred Watson, répondit-il.

— *Pardon !* fit le grand détective, *ce n'est pas ce nom-là que je vous demande. Le nom que je désire connaître, c'est celui qui est inscrit sur les registres de l'état civil de la ville, du bourg ou du hameau où vous êtes né, celui que bous a légué votre père, votre nom véritable, enfin.*

Encore qu'il feignît la surprise la plus grande, « le gardien » blêmit...

Mais il n'en répondit pas moins avec une certaine fermeté :

— Fred Watson est mon nom, je n'en ai jamais porté d'autre.

James Nobody lui lança un coup d'œil acéré...

— *En ce cas, fit-il, je suis obligé de constater que votre « Commission » de gardien a été bien mal établie.*

*« Non seulement votre signalement ne concorde en rien avec celui qui figure en marge de ce document, mais j'y découvre, à la mention : « signes particuliers », deux inexactitudes flagrantes. »*

— Lesquelles ? demanda, impassible, Fred Watson.

— *Tout d'abord, reprit James Nobody, la « Commission » nous apprend que, en votre qualité d'ancien marin, vous portez, tatouée entre le*

*premier et le deuxième métacarpien de la main gauche, c'est-à-dire entre le pouce et l'index, une ancre de marine.*

« Or, — et j'en appelle aux témoins ici présents, — *cette ancre ne figure pas à l'endroit indiqué.* »

« *Voilà, pour ce qui concerne la première inexactitude.* »

— Et, en quoi consiste la seconde, selon vous ? demanda Fred Watson, qui ne sembla pas se troubler pour si peu.

Lentement, James Nobody répondit :

— *La seconde est plus grave encore s'il se peut, car, si la « Commission » vous attribue un tatouage qui n'a jamais existé, elle omet, par contre, de signaler un autre tatouage qui, lui, existé bel et bien.*

Et, pointant l'index vers la poitrine du « gardien », le grand détective précisa :

— *Ce tatouage, — ce signe d'infamie devrais-je dire ! — il est là, sur votre poitrine, et il représente l'emblème des « VOLONTAIRES DE LA MORT », ce conglomérat de bandits, cette association de mal-faiteurs, qu'on pourrait tout aussi bien appeler les « VOLONTAIRES DU MAL ».*

« Ai-je dit vrai ? »

Écrasé par cette révélation à laquelle il était loin de s'attendre, le « gardien », — *si tant est qu'on pût encore le considérer comme tel,* — ne tenta même pas de nier.

De même que venait de le faire Israël Youdevitch, il courba la tête et se tut.

Or, se taire, en pareille circonstance, c'est se reconnaître coupable...

James Nobody le lui fit remarquer et ; comme le « gardien » n'émit pas la moindre protestation, il poursuivit :

— *Je viens d'établir, — et par votre silence vous le reconnaissez implicitement, — que vous n'êtes pas Fred Watson.*

« *Mais alors, qui êtes-vous ?* »

« *Quel est votre véritable nom ?* »

« *Et, surtout, — puisque vous vous êtes substitué à lui, puisque vous lui avez dérobé ses papiers, — qu'avez-vous fait de Fred Watson ?* »

« *Cela, il faut me le dire !* »

— « *Car, si vous vous taisiez sur ce point également, je serais en droit de faire toutes les suppositions, même les pires.* »

« *Je pourrais supposer, par exemple, — puis qu'il*

*n'a pas reparu, — que vous l'avez assassiné ! »*

Le coup porta...

Comprenant la gravité de l'accusation qui venait d'être portée contre lui, le « gardien » tenta de se disculper.

Mais il le fit avec une telle maladresse, un cynisme si évident, que ses déclarations équivalurent à un aveu...

— *C'est entendu !* fit-il en se tournant vers James Nobody, *je reconnais que « je suis fabriqué »<sup>(1)</sup>. Je reconnais également que je me suis substitué à lui. Mais si, vraiment, il a été « BUTÉ »<sup>(2)</sup>, aussi vrai que je m'appelle Nathan Liebmann, ce n'est pas moi qui l'ai « REFROIDI ».<sup>(3)</sup>*

Ainsi qu'on le voit, et bien qu'il fût incomplet, l'aveu n'en était pas moins formel.

— *Soit !* répondit James Nobody. *Je consens à admettre, jusqu'à preuve du contraire, que vous n'êtes pour rien dans l'assassinat, ou, tout au moins, dans la disparition de Fred Watson.*

« *Mais ce que je ne puis admettre, c'est que vous affectiez d'ignorer le nom de celui qui, d'une manière ou d'une autre a fait disparaître ce malheureux.* »

« *Vous pensez bien que la justice, devant laquelle vous allez comparaître, ne se contentera pas de cette affirmation.* »

« *Il lui faudra un coupable.* »

« *Or, si vous refusez de lui livrer le nom de ce coupable, c'est vous qu'elle tiendra pour coupable, car c'est vous, et non un autre, qui vous êtes substitué à Fred Watson ; c'est vous, et non un autre, qui serez entre ses mains.* »

Suspendu aux lèvres de James Nobody, Nathan Liebmann avait écouté avec la plus extrême attention, la déduction claire et logique que le grand détective venait de tirer des faits.

Mais avec une obstination qui était d'autant plus incompréhensible qu'elle allait contre son propre intérêt, il ne s'en tint pas moins à sa déclaration première.

— Tout ce que vous dites est vrai, reconnut-il, mais je vous répète que si quelqu'un a « fait le coup », ce quelqu'un, ce n'est pas moi !

Impatienté, — on l'eût été à moins, — James

1 — Terme d'argot qui veut dire : arrêté avec preuves à l'appui.

2 — Tué.

3 — Assassiné.

Nobody haussa les épaules, puis, rivant son regard sur Nathan Liebmann, il poursuivit, mais en le tutoyant, cette fois :

*Somme toute, si tu t'es ainsi substitué à Fred Watson, — lequel était inconnu de tous ici, puisqu'il venait d'être nommé à ce poste et n'avait pas encore rejoint, — c'est uniquement pour préparer l'évasion d'Israël Youdevitch, n'est-il pas vrai ?*

Ne sachant pas que James Nobody était au courant de ce détail, le bandit ne put dissimuler sa stupéfaction.

— Qui donc a bien pu vous apprendre cela, s'exclama-t-il, ahuri, puisque Israël Youdevitch lui-même l'ignorait.

— *Simple affaire de déduction*, répondit, en souriant, le grand détective.

*« Tout d'abord, — et cela, dès ton arrivée au pénitencier, — tu as commis une faute grave, une faute qui t'a perdu. »*

*« En obligeant Israël Youdevitch, — et lui seul, à se déshabiller devant toi, soi-disant pour examiner de plus près son tatouage, par cela même tu as démontré que, BIEN QUE NE LE CONNAISSANT PAS DE VUE, tu ne t'en intéressais pas moins à lui. »*

*« Pourquoi as-tu agi de la sorte ? »*

*« Pour bien t'assurer que tu ne te trompais pas, et qu'Israël Youdevitch, — PARCE QUE PORTANT L'ÉMBLÈME DES « VOLONTAIRES DE LA MORT », — était bien l'homme que tu avais mission de faire évader. »*

*« D'autre part, — et bien qu'il fût en révolte perpétuelle contre le règlement, — tu le ménageais visiblement. »*

*« Alors que pour la moindre peccadille, pour le plus inoffensif manquement, tu frappais à tour de bras les malheureux qui étaient sous tes ordres, tu faisais preuve à son égard d'une bienveillance que je m'abstiens de qualifier. »*

*« Enfin, comme les billets en provenance de l'extérieur ne viennent pas s'épingler tout seuls aux couvertures des détenus, SURTOUT PENDANT LA NUIT, il fallait bien que quelqu'un l'ait apporté et épinglé là. »*

*« Or, qui donc, À PART TOI, avait le droit de circuler la nuit dans le couloir des cellules ? »*

*« Qui donc, puisque tu étais seul à en posséder la clé, pouvait, à part toi, pénétrer dans ces cellules ? »*

*« Personne ! »*

*« Donc, sous quelque angle et de quelque manière qu'on étudiait l'affaire, ta culpabilité s'avérait évidente. »*

*« D'autre part, tu avais une propension si naturelle à n'user, dans tes rapports avec les détenus, que du « SLANG »<sup>(1)</sup>, que l'on ne pouvait que se montrer surpris d'entendre un jeune gardien, UN DÉBUTANT, s'exprimer avec aisance et facilité, dans une langue que ses aînés, même les plus habiles, arrivent difficilement à s'assimiler. »*

*« Ma conviction s'est formée par l'analyse de ces faits troublants. Elle en a été la résultante. Elle ne pouvait pas ne pas s'imposer à moi. »*

Puis, passant à un autre sujet, à Nathan Liebmann qui l'avait écouté avec une anxiété croissante, James Nobody posa la question que voici :

— *Au fait ! connais-tu l'hébreu ?*

— Pas le moins du monde !

— *Tu es Juif, pourtant ?*

— Oui, mais depuis deux générations nous sommes « libérés »<sup>(2)</sup> dans ma famille.

— *Alors, tout s'explique !* s'exclama le grand détective ; *c'est précisément parce que SAMUEL BADMAN savait que tu ne connaissais pas l'hébreu, QU'IL T'A CHARGÉ DE CETTE MISSION.*

Lancé dans le débat, — et avec quelle habileté ! au moment où il s'y attendait le moins, ce nom produisit sur le bandit l'effet d'un coup de massue...

Hagard, il s'écria :

— *Comment ! Vous avez également repéré Samuel Badman ?*

James Nobody eut un sourire...

— *La belle affaire !* déclara-t-il. *Samuel Badman n'avait-il pas signé son billet ?*

Nathan Liebmann blêmit...

— Il a fait cela ? s'écria-t-il furieux.

— *Comment aurais-je appris son nom, s'il en avait été autrement ?* déclara froidement le grand détective.

Puis, posément, il ajouta :

— *C'est précisément la découverte de ce billet qui m'a permis de découvrir le complot.*

*« Non seulement je sais que Samuel Badman est à Penton-Hill, mais je sais également qu'il est descendu avec quelques-uns de ses complices chez Jacob Sobelhsen. »*

*« C'est par ce billet que j'ai appris par surcroît, »*

1 — Argot des voleurs.

2 — Libérés de toute croyance. Athées.

que, vous étant emparé de Fred Watson, il avait été décidé que l'un des vôtres, — TOI, EN L'ESPÈCE, — serait substitué à lui.»

— Mon nom était sur le billet ? s'exclama Nathan Liebmann, dont la colère allait croissant...

— Parbleu ! répondit imperturbablement James Nobody qui, ainsi qu'on le voit, plaidait le faux pour savoir le vrai.

Et, insidieusement, il ajouta :

— *Au fond, si Samuel Badman avait voulu te faire « COCQUER »<sup>(1)</sup>, il n'aurait pu mieux s'y prendre.*

« Tu sais aussi bien que moi « QU'ON NE BALANCE JAMAIS LE BLAZE D'UN MECTON DANS UNE BABILARDE »<sup>(2)</sup>; sous peine de le « FAIRE POISSER PAR L'ARNACQUE »<sup>(3)</sup>.

« Agir autrement, c'est trahir !

« Quoi qu'il en soit, lui est « DEHORS »<sup>(4)</sup> mais toi, par contre, tu es « DANS LE TROU »<sup>(5)</sup> cela, par ta faute.

« D'ailleurs, il t'en a tellement « MIS SUR LES REINS » que je ne te vois pas près de « DÉCARRER DE LA TAULE »<sup>(6)</sup>.

Le coup porta d'autant mieux que Samuel Badman n'en était pas à cela près.

Déjà, — et cela, Nathan Liebmann ne pouvait l'ignorer, — il s'était débarrassé de la sorte de maints individus qui devenaient gênants, et qui, maintenant, coulaient au fond d'une cellule, des jours tristes et désespérés...

Aussi, sa conviction fut-elle faite aussitôt

— *Y a pas d'erreur !* s'exclama-t-il, en proie à une colère folle, *ce saligaud-là, m'a « enflaqué »*<sup>(7)</sup> !

— Cela m'en a tout l'air ! répondit James Nobody ; c'est d'autant plus déplorable que si je ne réussis pas à le « poisser »<sup>(8)</sup>, c'est toi qui va payer pour lui !

C'était l'évidence même...

Nathan Liebmann le comprit si bien, qu'immédiatement, il déclara :

1 — Te faire arrêter.

2 — « On ne donne jamais le nom d'un camarade dans une lettre. »

3 — « Arrêter par la police. »

4 — Être « dehors », c'est être libre.

5 — Être « dans le trou », c'est être en prison.

6 — « Il t'a fait jouer un tel rôle, que tu n'es pas près de sortir de prison. »

7 — « M'a trahi. »

8 — « À l'arrêter. »

— Étant donnée la trahison dont je viens d'être victime et les conséquences qu'elle comportera pour moi, je n'ai plus aucun ménagement à garder. Si vous me promettez la vie sauve, je suis prêt à vous révéler tout ce que je sais ; notamment pourquoi Samuel Badman tenait tant à faire éva-der Israël Youdevitch.

James Nobody posa son regard sur le bandit...

— Tu me diras la vérité, lui demanda-t-il, toute la vérité ?

— Je vous le jure ! répondit sans hésiter Nathan Liebmann.

— En ce cas, déclara le grand détective, je te promets la vie sauve.

— Je n'aurai pas « affaire à Charlot ? »<sup>(9)</sup> insista le bandit.

— Je t'en donne ma parole d'honneur !

— Bien ! Alors, veuillez écouter...

## VI

### Où James Nobody entend parler pour la première fois de la « Cohorte des Aigles »...

— De même que la plupart de mes camarades, déclara Nathan Liebmann en débutant, j'appartiens à la fraction extrémiste du parti communiste russe, la seule qui ; quoi qu'en disent Staline<sup>(10)</sup> et les révolutionnaires « à l'eau de rose » dont il s'entoure, appliquent les principes de notre maître vénéré Oulianoff Lénine.

« Ayant servi tour à tour sous les ordres d'Ou-ritsky, de Djezinsky, de Menjensky, de Péters et d'Unslicht<sup>(11)</sup>, et m'étant distingué au cours des différentes missions qui me furent confiées, je fus désigné pour faire partie de la nouvelle organisation d'espionnage que venait de constituer, d'ordre de Frunzé, — le successeur de Trotsky au Commissariat à la guerre, — le communiste anglais Samuel Badman.

« Je lui rendis de tels services, notamment en

9 — En argot du bagne, le surnom du bourreau est : « Charlot ».

10 — Le dictateur actuel de la Russie soviétique.

11 — Qui, à tour de rôle, et dans l'ordre indiqué, présidèrent le Comité exécutif de la Tchéka.

France, en Belgique et en Angleterre, qu'il m'affecta, l'un des premiers, à la section des « *Volontaires de la Mort* » qu'il créa par la suite.

« Les « *Volontaires de la Mort* » sont ainsi nommés parce qu'ils s'engagent par serment, — *et ce serment est prêté sur la dépouille mortelle de Lénine*, — à exécuter, sans la moindre hésitation, sans le plus léger murmure, les ordres quels qu'ils soient, de leurs chefs.

« Or, comme leur service les appelle surtout à l'étranger, ils risquent à tout instant, — mon cas l'établit nettement, — soit la mort, soit le « *hard-labour* », soit, enfin, la détention dans une , enceinte fortifiée, ce qui revient à dire que, dans les trois cas, *c'est la mort à plus ou moins brève échéance, qui les attend.*

« D'où, le nom qu'on nous a donné et dont nous sommes très fiers.

— *Il n'y a vraiment pas de quoi*, murmura James Nobody, narquois...

« Or, il y a trois mois environ, nous apprîmes fortuitement que l'un des nôtres, Israël Youdevitch qui, APRÈS AVOIR RÉUSSI UN COUP SUPERBE, avait mystérieusement disparu, se trouvait en réalité au pénitencier de Penton-Hill.

« Samuel Badman, d'accord en cela avec Varochinoff, l'actuel ministre de la Guerre des soviets, décida immédiatement de faire l'impossible pour le délivrer ; *et cela, d'autant plus que, arrêté aussitôt après son exploit, MAIS POUR UN MOTIF DIFFÉRENT, Israël Youdevitch avait été mis dans l'impossibilité absolue DE NOUS FAIRE PARVENIR LES RENSEIGNEMENTS OBTENUS PAR LUI, et qui étaient D'ORDRE VITAL pour la Russie soviétique.* »

— Voilà qui est bon à savoir, se dit James Nobody qui, néanmoins, se garda bien d'interrompre le bandit.

— Étant donné, poursuivit ce dernier, que j'étais spécialisé dans la branche britannique de notre organisation, et que l'un de mes oncles, le « camarade » Jacob Sobelhson, habitait précisément à Penton-Hill, où il exerce la profession d'armateur, je fus chargé par Samuel Badman de préparer sur place, c'est-à-dire, ici même, l'évasion de notre ami.

« Or, il se trouva que l'un des matelots appartenant à l'équipage d'un « côtre » dont mon oncle était le propriétaire, obtint d'être nommé surveillant au pénitencier de Penton-Hill.

« C'était là, vous en conviendrez, une chance inespérée, une chance comme il ne s'en produit qu'une fois dans la vie.

« Nous décidâmes donc d'en profiter.

« Malheureusement, Fred Watson, — cet idiot s'avisait d'avoir des principes ! — refusa d'entrer dans nos vues et, dès qu'il sut exactement de quoi il retournait, menaça d'aller nous dénoncer à la police.

« C'était là, signer son arrêt de mort. « Que se passa-t-il exactement ? » « Je ne sais !

« Toujours est-il que, un soir, tandis que, après une journée exténuante, je rentrais chez mon oncle, ce dernier me mena dans l'une de ses caves où il me montra le cadavre de Fred Watson étendu à terre.

« L'infortuné avait été poignardé...

« Afin que nul ne sût ce qu'il était devenu, nous l'enterrâmes dans la cave et, m'emparant de ses papiers, je me substituai à lui.

« Le lendemain je me présentai à la prison et, après avoir été reçu par le directeur, je pris immédiatement mon service.

« Vous savez le reste. »

James Nobody avait écouté avec la plus extrême attention l'exposé que venait de faire le bandit et, comme bien on pense, il ne pouvait s'en contenter.

D'abord, il y avait eu assassinat.

Comment et par qui Fred Watson avait-il été poignardé ?

Par Jacob Sobelhson, sans doute.

Encore fallait-il que ce point fût précisé, de même qu'il importait que fussent connus les mobiles qui avaient déterminé l'arrivée, *en aussi nombreuse compagnie*, de Samuel Badman à Penton-Hill.

C'est à obtenir ce double résultat que s'employa immédiatement le grand détective.

— *Vous me rendrez cette justice*, déclara-t-il à Nathan Liebmann, *que je vous ai donné licence de vous expliquer en toute liberté.*

« Or, je dois vous avouer que si j'ai bien entendu tout ce que vous m'avez dit, par contre, j'ai fort mal compris.

« Pour être clair, un exposé doit être complet.

« Le moins que l'on puisse dire du vôtre est qu'il ne l'est pas.

« Il ne l'est pas pour les deux raisons essentielles

que voici : J'Y AI DÉCOUVERT DES RÉTICENCES ET PAS MAL DE CONTRE-VÉRITÉS.

« Tout d'abord, vous laissez volontairement dans l'ombre, — et je tiens, à vous en exprimer immédiatement mes regrets, — les divers exploits que, à vous en croire, aurait accompli sur le territoire britannique et au plus grand dam de notre nation, votre ami Israël Youdevitch.

« Cela, il est vrai, n'a guère d'importance car, Israël Youdevitch étant, comme vous l'êtes vous-même, entre mes mains, je saurai bien, quand je le jugerai opportun, obtenir de lui les aveux nécessaires.

« Ce qui l'est plus à mes yeux, c'est le silence voulu que vous croyez devoir observer en ce qui concerne l'assassinat de Fred Watson.

« Je ne saurais croire à la culpabilité de Jacob Sobelhson, pour la raison bien simple que ses quatre-vingts ans et sa piètre académie, n'eussent pas pesé lourd, — si je m'en rapporte au signalement qui figure sur sa « Commission », — devant la taille colossale et les muscles athlétiques de Fred Watson.

« Si donc, ce dernier a été assassiné, — ce dont je m'assurerai tout à l'heure en faisant exhumer son cadavre, — ce ne peut être par Jacob Sobelhson, mais bien par un autre, plus jeune et plus fort que lui.

« Pouvez-vous me documenter de façon précise à cet égard ? »

Nathan Liebmann n'eut pas une seconde d'hésitation.

— Je reconnais, déclara-t-il, avoir mérité ce reproche. Mais, contrairement à ce que vous pensez, il n'y a là aucune réticence de ma part. Tout au plus, s'agit-il d'une simple omission.

« Je vais la réparer.

« Avant que de poignarder Fred Watson, JACOB SOBELHSON AVAIT PRIS L'ÉLÉMENTAIRE PRÉCAUTION DE LE CHLOROFORMER. »

Encore que bouleversé par cette déclaration et le cynisme avec lequel elle lui avait été faite, James Nobody ne « tiqua » pas.

— Je m'excuse, déclara-t-il, de n'avoir pas pensé à cela. C'était, en effet, tout indiqué.

Mais, déjà, le bandit reprenait :

— Quant aux exploits réalisés en Angleterre par Israël Youdevitch, bien qu'étant de nature essentiellement différente ; ils ne le classent pas moins comme l'un des meilleurs « hommes » de

notre profession, laquelle, cependant, en compte quelques-uns.

« Vous allez en juger...

« Il ne fait doute pour personne, — et nous aurions mauvaise grâce à le nier, — que les seuls adversaires vraiment dignes de ce nom qui se trouvent encore en face de nous, en Russie, sont les membres des organisations blanches de combat qui, avec un courage indomptable et une ténacité digne d'un meilleur sort, luttent contre le régime dont nous nous sommes institués les défenseurs.

« Or, s'il est exact que toutes ces organisations soient... gênantes, il n'en est pas moins exact qu'il n'en est qu'une qui soit vraiment redoutable.

« C'est celle que les derniers tenants du régime tsariste appellent : « LA COHORTE DES AIGLES ».

« Non contents d'exercer contre nous et les nôtres, les repréailles les plus terribles, les, « Aigles », toutes les fois qu'ils le peuvent, et au moment où on s'y attend le moins, effectuent des raids, dont le moins que l'on puisse dire, est qu'ils terrorisent ceux d'entre nous contre lesquels ils sont dirigés.

« Tantôt, ils enlèvent, pendent ou fusillent tous les membres d'un soviet local ; tantôt ils s'emparent, — ainsi que le firent autrefois en France, les « Compagnons de Jéhu », — des sommes envoyées en province, pour les besoins du service, par la Banque d'État ; tantôt, enfin, ils pillent ou anéantissent les magasins de gros de nos coopératives de production et de répartition ; tant et si bien que, de leur fait, la situation s'aggrave chaque jour un peu plus et tend à devenir intenable.

« Ce qu'il y a de plus grave, et, pour tout dire, de plus déconcertant en cette affaire, c'est que les « Aigles » s'avèrent insaisissables.

« Ils sont partout et nulle part.

« Bien mieux, nous avons la preuve que certains d'entre eux sont parvenus à s'introduire dans les organismes d'État les plus fermés et les mieux contrôlés. Mais leur habileté est telle, et si grande leur faculté d'adaptation, qu'il nous a été impossible de les repérer.

« Or, s'ils sont placés sous le commandement nominal du grand-duc Paul Alexandrowitch, lequel, de Nice où il s'est réfugié, subvient à tous leurs besoins, les « Aigles » ont pour chef, — et quel chef ! — une femme que nous avons surnom-

mée « la TÉNÉBREUSE », mais qui, en réalité, n'est autre que la *princesse Olga Tsaritzine*. »

— Serait-ce la fille du général Tsaritzine qui fut, si je ne m'abuse, l'aide de camp de Nicolas II ? demanda James Nobody.

— C'est celle-là même ! répondit, amer, Nathan Liebmann. La connaissiez-vous, par hasard ?

James Nobody eut un sourire...

— *Je la connais suffisamment*, répondit-il, *pour savoir qu'elle a un « cran » formidable. Et si, vraiment, elle a pris position contre vous, je m'explique les échecs que vous subissez.*

— Quoi qu'il en soit, poursuivit le bandit, ne pouvant venir à bout de cette organisation en Russie même, nos chefs chargèrent Samuel Badman, de la traquer à l'étranger.

— Comment cela ? demanda James Nobody, surpris.

— *Ils pensèrent, avec juste raison je crois*, répondit Nathan Liebmann, *que si nous parvenions à lui couper les vivres, par cela même la « COHORTE DES AIGLES » cesserait d'exister.*

« Il fallait donc frapper à la tête et s'emparer, coûte que coûte, du trésor emporté de Russie par le grand-duc Paul Alexandrovitch, et qui était constitué en grande partie *par des bijoux et des joyaux ayant appartenu autrefois à la Grande Catherine.*

« C'était là, vous en conviendrez, une tentative risquée, tout d'abord parce que le grand-duc était gardé par une « sotnia » d'anciens cosaques de l'Oural qui l'avaient suivi dans son exil, et qui sont bien les gens les moins aptes à admettre une « plaisanterie » de ce genre, ensuite, parce que nous ne savions pas exactement où se trouvait le trésor en question.

« Évidemment, il se pouvait que le grand-duc l'ait conservé par devers lui.

« Mais il se pouvait également que Paul Alexandrovitch l'ait confié soit à l'un de ses partisans, — il en gravitait quelques centaines autour de lui, — soit à une banque.

« En désespoir de cause, on envoya Israël Youdevitch en éclaireur à Nice, où il finit par apprendre *que les bijoux que possédait encore le grand-duc, et dont la valeur dépassait plusieurs centaines de millions*, étaient, non pas dans cette ville, mais à Londres même.

« Celui qui les détenait, n'était autre que le colo-

nel Edward Madge, député aux Communes et ami du grand-duc, sous les ordres duquel il avait servi autrefois au Caucase<sup>(1)</sup>.

« Ce premier résultat ayant été acquis, Israël Youdevitch partit immédiatement pour Londres, où il mit « en observation » le colonel Edward Madge.

« Quelques jours plus tard, mettant à profit l'absence de ce dernier, il cambriola son appartement et réussit à s'emparer, non seulement de la plus grande partie des bijoux, mais aussi de plusieurs dossiers concernant la défense du Royaume-Uni, et qui sont, paraît-il, d'importance capitale. »

En entendant cette dernière déclaration, James Nobody tressaillit...

*S'il ignorait le vol des bijoux*, — le colonel Edward Madge n'en ayant pas fait mention, — *il n'ignorait pas, par contre, que cet officier avait déposé une plainte quelques mois auparavant, et qui était relative au vol de ces dossiers.*

L'affaire avait fait grand bruit, mais l'auteur de ce vol n'ayant pu être découvert, on avait dû la classer.

Et voilà que, fortuitement, il apprenait que le voleur n'était autre qu'Israël Youdevitch...

Décidément, le hasard, — ce dieu des policiers, — faisait bien les choses...

Posant son regard sur Nathan Liebmann, le grand détective lui demanda soudain :

— Que sont devenus ces bijoux et ces documents ?

Le bandit leva les bras au ciel...

— *Le sais-je ?* répondit-il, navré.

Et, aussitôt, il ajouta :

— *Contrairement aux ordres qui lui avaient été donnés par Samuel Badman, Israël Youdevitch voulut parachever son œuvre.*

« *Au lieu de rentrer immédiatement en Russie, il s'éternisa à Londres pour s'y emparer, paraît-il, d'un autre dossier relatif au nouveau sous-marin anglais « Z-3 ».*

« *C'est au cours de cette tentative qu'il se fit arrêter, tant et si bien que, à l'heure actuelle, nous ne savons pas encore en quel endroit il a bien pu déposer le trésor du grand-duc et les dossiers du colonel Madge.*

1 — Authentique, sauf le nom du colonel. On comprend aisément pourquoi j'ai cru devoir le dissimuler.

« C'est d'ailleurs, ce qui vous explique l'intérêt capital qu'il y avait pour nous à le faire évader... »

Maintenant, le bandit s'était tu.

Soucieux, — l'affaire prenait de telles proportions qu'il y avait de quoi l'être, en effet, — James Nobody classait dans son cerveau après les avoir analysées de façon succincte, les révélations que venait de lui faire Nathan Liebmann.

Et alors, cette réflexion lui vint à l'esprit :

— *Pourquoi*, se demanda-t-il, *étant donné que depuis plus d'un mois Israël Youdevitch et Nathan Liebmann ont été en contact permanent, ce dernier n'a-t-il pas révélé qui il était au bagnard, et, surtout, pourquoi n'a-t-il pas essayé de savoir ce qu'était devenu le trésor ?*

Évidemment, il y avait là un mystère...

Mais ce mystère, — et cela, dans l'intérêt de l'enquête, — il fallait qu'il fût éclairci.

C'est pourquoi, sans plus attendre, il lui posa la question que voici :

— *A quel mobile avez-vous obéi en ne vous faisant pas connaître d'Israël Youdevitch, et comment se fait-il que vous n'avez pas sollicité ses confidences ou provoqué ses aveux ?*

La réponse ne se fit pas attendre...

— *Parce que*, déclara le bandit, *nous considérons Israël Youdevitch comme un traître.*

« *Non seulement nous le soupçonnons de vouloir conserver pour son usage personnel le trésor qu'il a volé au colonel Edward Madge, mais nous le soupçonnons également de vouloir troquer sa liberté contre les documents militaires dont il s'est emparé.*

— *By Jove !* s'exclama James Nobody ; ce ne serait pas si bête ! Et pour ma part, je me prêteraï assez volontiers à cette combinaison. Paris, vaut bien une messe !

Le bandit devint blême...

— *Je n'en disconviens pas*, s'exclama-t-il à son tour, *mais, pour nous, cette « combinaison » comme vous dites, équivaldrait à une catastrophe.*

— Ah ! bah, fit James Nobody, gouaillieur ; seriez-vous à ce point à court d'argent ?

— *Point !* répondit Nathan Liebmann, rageur, *car cet argent, hélas ! il nous faudrait le rendre !*

— Oh ! Oh ! fit le grand détective qui, du coup, reprit tout son sérieux, il vous faudrait le rendre ! Et à qui donc, s'il vous plaît ?

— Mais au colonel Edward Madge, parbleu !

— Et pourquoi cela, je vous prie ? insista James Nobody.

Alors, ce fut l'aveu...

— *Parce que*, répondit Nathan Liebmann, *la princesse Olga Tsaritzine s'étant emparée DE DOUZE DE NOS PRINCIPAUX CHEFS, parmi les quels se trouvent DEUX COMMISSAIRES DU PEUPLE, elle les fera fusiller sans pitié, si dans un mois d'ici, jour pour jour, le trésor et les documents dérobés par nous, ne sont pas restitués à leur légitime propriétaire.*

James Nobody pouffa...

— *Voilà*, s'exclama-t-il gaiement, *qui s'appelle « tomber sur un bec de gaz » !*

Et, après un silence, il ajouta :

— *Je commence à comprendre pourquoi Samuel Badman a cru devoir intervenir en personne. L'enjeu, certes, en vaut la peine.*

« *Malheureusement pour lui, nous sommes à deux de jeu et, cette fois, vraiment, je suis fondé à croire que ce n'est pas lui qui a les atouts.* »

Nathan Liebmann eut un sourire qui en disait long...

— *Méfiez-vous tout de même*, répondit-il, *car, bien que n'ayant pas d'atouts, il pourrait vous en distribuer plus que vous ne le souhaiteriez...*

— C'est ce que nous allons voir, répondit le, grand détective dont, soudain, les traits se durcirent.

Et, tandis qu'on reconduisait le bandit dans sa cellule, il prit sur la table la fiche anthropométrique de Samuel Badman et la regarda longuement...

La plaçant ensuite dans son portefeuille, il murmura :

— À NOUS DEUX !

## VII

### Où James Nobody prend les décisions qui s'imposent.

Tandis que se déroulaient au pénitencier de Penton-Hill les événements que nous venons de relater, Bob Harvey, Harry Smith et les détectives appartenant à la « BRIGADE DES AS », — la fameuse brigade que commandait en personne

James Nobody, — étaient arrivés isolément, ou par groupes de deux, à l'auberge du « Roi David ».

Leur arrivée passa d'autant plus inaperçue que c'était jour de marché, et que la grande salle de l'auberge regorgeait de consommateurs.

Ils accaparèrent les places qui, çà et là, étaient encore disponibles et, s'étant fait servir, attendirent paisiblement qu'il plût à leur chef de venir les rejoindre.

Or, ce dernier était déjà là...

Il était là ; mais camouflé de telle sorte qu'il eût été impossible au plus habile et au plus fin d'entre eux, d'identifier en ce vieux marin aux trois quarts ivre et querelleur en diable, celui que, tous, ils tenaient pour le plus grand détective des temps modernes, et qu'ils aimaient à l'égal d'un dieu...

S'étant approché de Bob Harvey qui venait de prendre place à une table voisine de celle qu'il occupait lui-même, James Nobody vint s'asseoir en face de lui et, d'une voix pâteuse, sans aucun préambule, il lui demanda :

— *Qu'est-ce que tu payes ?*

Bob Harvey, qui ne s'attendait nullement à cette intervention, le regarda de travers...

— Je ne paye pas à boire aux gens que je ne connais pas, répondit-il sèchement ; surtout, quand ces gens-là sont ivres.

Et plus sèchement encore, il ajouta :

— Vous devriez avoir honte de vous mettre dans un état pareil. Que vont dire votre femme et vos enfants quand, tout à l'heure, vous allez rentrer chez vous ?

Cette admonestation, pour si sévère et si méritée qu'elle fut, fit long feu.

Le vieux marin se mit à rire...

— *Ah ! ça, s'exclama-t-il en toisant d'un air de mépris son interlocuteur, appartiendriez-vous à la « Salvation Army »<sup>(1)</sup>, par hasard ?*

Et, comme Bob Harvey esquissait un geste de dénégation...

Alors, poursuivit le marin, *c'est donc que vous êtes « TEATSTALLER »<sup>(2)</sup> ?*

— Mais, pas le moins du monde ! s'écria l'honnête Bob Harvey, impatienté. Vous voyez bien que je bois du « stout » !

— *C'est juste !* reconnut le marin, *et je m'excuse de m'être permis de supposer que vous étiez un de ces faillis chiens de buveurs d'eau.*

« *Aussi, vous dois-je une réparation.*

« *Vous allez me permettre de vous offrir une bouteille de stout.*

— Jamais de la vie ! déclara Bob Harvey, que cette insistance impatientait d'autant plus, qu'elle lui valait d'être devenu le point de mire de toute la salle...

Le vieux marin ne se tint pas pour battu...

— *Sans doute, préféreriez-vous, demanda-t-il avec un sérieux inimitable, un « whisky » bien tassé, un de ces bons vieux « whiskys », comme on en boit, par exemple, chez cette vieille fripouille de PADDY BROWN, à TEMPLE-BAR ?*

En entendant ces deux derniers noms, Bob Harvey tressaillit....

*C'est chez Paddy Brown, eu effet, à Temple-bar, que se retrouvaient chaque jour, pour y prendre l'apéritif, les hommes de la brigade.*

Posant son regard sur le marin, il examina ce dernier très attentivement...

C'est alors, *mais alors seulement*, qu'il reconnut en lui le grand détective...

Profondément mortifié de s'être laissé « rouler » de la sorte, il n'en répondit pas moins aussitôt :

— Soit ! prenons un whisky ; mais j'espère que, après, vous voudrez bien me laisser tranquille.

— Cela, je vous le promets, répondit le marin ; à la condition, bien entendu, que vous en payiez un second.

Il en fut ainsi décidé...

Satisfait, sans doute, d'avoir ainsi obtenu gain de cause, le marin, en attendant qu'on les servit, se mit à tambouriner avec ses doigts sur la table.

Bob Harvey prêta l'oreille...

Car, — et cela, dès l'abord, — il s'aperçut que ce tambourinage n'était autre chose qu'une COMMUNICATION en MORSE.

Voici ce qu'il capta ainsi :

— *Attention !* signala James Nobody ;

*Vous allez quitter l'auberge les uns après les autres dès que j'en serai sorti moi-même, et vous viendrez me rejoindre dans l'église qui se trouve située de l'autre côté de la place, et qui est déserte à cette heure-ci.*

— Compris ! signala à son tour Bob Harvey.

1 — Armée du Salut.

2 — Tempérant.

S'étant ainsi mis d'accord, les deux hommes absorbèrent l'alcool qu'on venait de leur servir, après quoi, ayant serré la main à sa « victime », le vieux marin s'en fut en titubant...

Cinq minutes plus tard, les seize hommes dont se composait la brigade, étaient venus le rejoindre à l'endroit indiqué.

Après leur avoir appris ce qu'il était venu faire à Penton-Hill et leur avoir énuméré les résultats déjà obtenus, James Nobody leur dit :

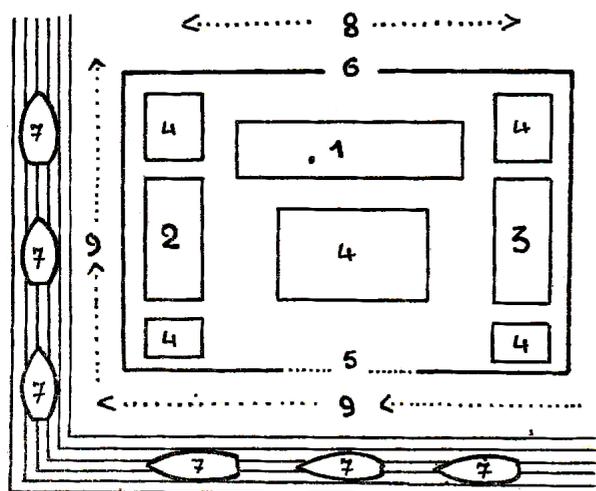
— *Ce succès, il faut le compléter. Nous nous devons à nous-mêmes et nous devons au pays, de le débarrasser à jamais de Samuel Badman et de sa bande.*

« *Nous allons donc leur livrer bataille et les capturer.*

« *Coûte que coûte, et la plupart d'entre nous dussent-ils y laisser leur peau, il importe que, ce soir même, cette bande d'espions et de traîtres, soit mise hors d'état de nuire.*

« *A condition que vous exécutiez mes ordres à la lettre, je vous garantis, — avec le moins de casse possible, — le succès.* »

Puis, tirant de sa poche le plan que voici, il poursuivit :



« *Les "VOLONTAIRES DE LA MORT" sont réfugiés à l'heure actuelle, chez l'un des leurs, Jacob Sobelhson, auquel appartient la propriété qui figure sur ce plan et qui se compose de trois corps de bâtiment, d'une cour et de plusieurs jardinets. Le tout est enclos de murs et aspect de deux côtés sur le quai (9), au bord duquel sont amarrés les six*

*bateaux que possède Jacob Sobelhson (7).*

« *Le corps de bâtiment principal (1) est situé au fond de la propriété et encadré à droite et à gauche, de deux jardinets (4). Sa façade donne également sur un jardin (4), plus grand celui-là.*

« *Les deux autres corps de bâtiment sont à usage, l'un de communs (2), l'autre de hangar et de magasin (3).*

« *La propriété comporte deux issues : l'entrée principale (5), que protège une grille ; la porte de service (6), par où passent les fournisseurs et le personnel, et qui donne sur des terrains vagues (8), lesquels descendent en pente douce jusqu'à la mer.*

« *La situation se complique de ce fait que les douze hommes dont dispose Samuel Badman, sont répartis en quatre groupes.*

« *Trois de ces hommes logent dans le corps de bâtiment principal (1), et servent de garde à Samuel Badman ; trois autres campent dans les communs (2) ; le hangar (3) en abrite deux ; il s'en trouve deux autres dans une vedette qui est toujours prête à prendre la mer, au cas où la fuite s'imposerait ; les deux derniers, enfin, sont de faction, l'un à l'entrée principale (5), l'autre à la porte de service (6).*

« *De plus, il y a les chiens...*

« *Et, ceux-là peuvent compter, car, jamais je ne vis pareils mastodontes. Ce sont deux danois de la plus grande taille, et dont la férocité est proverbiale dans le pays.*

« *Ainsi que vous le voyez, il y a « un os à éplucher » !<sup>(1)</sup>*

« *Mais je pense que si nous parvenons à mettre hors de cause, avant qu'ils aient pu donner l'éveil aux bandits, les deux factionnaires et les deux chiens, nous aurons assez facilement raison du reste de la bande.*

« *En ce qui concerne les deux chiens, ce doit être une affaire faite, car, je leur ai servi tout à l'heure, en allant reconnaître les lieux, une « boulette » de ma façon.*

« *S'ils l'ont absorbée, les dents ne doivent plus leur faire mal.* »

— Comment ! s'écria Bob Harvey, vous vous êtes risqué, seul, dans cet antre ? C'était d'une imprudence folle.

— Pas le moins du monde, répondit James Nobody, en souriant. Et c'est ce qui vous explique mon « camouflage » actuel. En ma qualité de ma-

1 — Expression d'argot qui veut dire : une grosse difficulté à vaincre.

*rin, n'avais-je pas le droit d'aller demander de l'embauche chez un armateur ?*

— Vous avez osé cela ?

— *Pourquoi pas ?* répondit gaiement le grand détective. *Et ce qu'il y a de plus drôle, c'est que j'ai réussi.*

— Non ?

— *Mais si !* *Admire : en moi, le nouveau magasinier de la maison d'armement Jacob Sobelhson and Co.*

Cette déclaration obtint mieux qu'un succès d'estime. Elle fut accueillie par une explosion d'hilarité...

— *Aussi,* poursuivit James Nobody, en tirant une bouteille de whisky de sa poche, *ai-je décidé, — ceci afin de payer ma bienvenue, — d'offrir à ces messieurs la bouteille que voilà.*

« *Ainsi que vous le voyez, de même que moi elle est « camouflée ».*

« *Séparée en son milieu par une feuille de verre, elle contient de part et d'autre du whisky. Mais alors que celui qui se trouve du côté de l'étiquette est inoffensif, il en est tout autrement de celui qui se trouve de l'autre côté.*

« *Pour rien au monde, je ne voudrais que vous en buviez.* »

— Pourquoi cela ? insista Bob Harvey.

— *Mon Dieu !* répondit le grand détective, *parce que je n'ai pas trouvé d'autre moyen, — afin d'obtenir le silence des sentinelles, — que de les endormir à l'aide d'un soporifique.*

Quand les rires que détermina cette nouvelle déclaration se furent calmés, James Nobody poursuivit :

— *Dès que ce premier résultat aura été obtenu, nous nous porterons franchement à l'attaque de nos adversaires.*

« *Quatre d'entre vous, viendront assister à la « petite explication » que je compte avoir avec Samuel Badman lui-même.*

« *Les autres, ce pendant, iront, sous la direction de Bob Harvey et d'Harry Smith, s'« expliquer » avec chacun des deux groupes de bandits, terrés dans les communs et dans le hangar.*

« *La consigne est d'agir par surprise, en vitesse et bien.*

« *En cas de besoin, n'hésitez pas à « DESCENDRE »* (1)

1 — Tuer.

*vos adversaires ! Cela fera autant de crapules de moins sur la terre.*

« *Celui qu'il faut prendre vivant, par exemple, c'est Samuel Badman, et cela, QUOI QU'IL DOIVE NOUS EN COÛTER.*

« *Défense expresse de tirer sur lui.*

« *Car celui-là, par cela même qu'il est Anglais, est non seulement un espion, MAIS UN TRAITRE.*

« *Et de la pire espèce qui soit.*

« *Il a donc droit à des égards spéciaux, des égards dans le genre de ceux que manifeste à ses clients, le bourreau de Londres.*

« *C'est à lui, — et à lui seul, — que doit avoir affaire Samuel Badman.*

« *Labattre de nos mains, serait nous salir.*

« *Mais, il y a autre chose...*

« *Samuel Badman connaît des secrets qu'il nous importe de connaître. Il sait des choses, qu'il nous importe de savoir.*

« *C'est pourquoi, jusqu'à nouvel ordre, il doit nous être sacré.*

« *Quand il aura « VIDÉ SON SAC »* (2), *Charlot lui en offrira un autre* (3).

« *Il ne l'aura pas volé.*

« *C'est même la seule chose qu'il n'aura pas volée.*

« *Donc, il convient de l'épargner.*

« *C'EST COMPRIS ?* »

Les « As » n'eurent pas une seconde d'hésitation...

— **C'est compris, chef !** répondirent-ils d'une voix unanime.

— *Bien !* reprit le grand détective ; *nous agirons à la nuit tombante, c'est-à-dire, dans moins d'une heure.*

« *Les deux factionnaires, à qui j'ai dit que j'allais acheter une bouteille de whisky, m'attendent. Ils ne feront donc aucune difficulté pour absorber leur « petite ration ».*

« *Dès qu'ils seront endormis, je viendrai sur le pas de la porte et je m'appuierai, LES BRAS CROISÉS, contre l'un des montants.*

« *LES BRAS CROISÉS, vous m'entendez ?*

« *En ce cas, vous viendrez immédiatement me rejoindre, car, alors, tout ira bien.*

« *Si, au contraire, vous me voyez sortir de la propriété, LES MAINS DANS MES POCHEs, c'est que,*

2 — Quand il aura avoué.

3 — Les condamnés à la pendaison vont à la potence la tête recouverte d'un sac.

*pour une raison ou une autre l'affaire sera remise à plus tard.*

« C'EST ENTENDU ? »

— C'est entendu, chef ? répondit Bob Harvey, au nom de ses camarades.

— *En ce cas, conclut James Nobody, tout est pour le mieux...*

Et, leur ayant serré la main et souhaité bonne chance, en « chaloupant » il s'en fut dans la nuit qui, déjà, s'épandait sur la ville...

## VIII

### Où la « Brigade des As » s'explique avec les « Volontaires de la Mort ».

Dès que leur chef eut disparu, les « As » se répartirent en trois groupes et, après avoir vérifié le fonctionnement de leurs armes, partirent la tête haute, vers la bataille.

Elle devait être rude, et six d'entre eux qui, maintenant, marchaient vers le danger, — parce que là, était le devoir, — un sourire aux lèvres, n'en devaient pas revenir...

Mais, ce sont là, n'est-il pas vrai, les risques du métier ?

Là, comme ailleurs, un « accident du travail », est toujours possible.

Ceux, dont ces braves gens que sont les inspecteurs de la sûreté et les agents des services secrets, assurent la quiétude, ceux auxquels ils donnent ainsi la possibilité de jouir en paix de leurs revenus ou du fruit de leurs travaux, ne se doutent, — et ne se douteront sans doute jamais, — des risques que courent ces fidèles serviteurs du pays.

Il leur faut, non seulement posséder au suprême degré les qualités professionnelles requises, mais aussi, une force d'âme, une volonté, une énergie et un courage dont on ne peut se faire une idée.

**Inclinons-nous devant eux, car, nul mieux qu'eux ne le mérite.**

Songez à ceci, en effet :

De même que vous, ils connaissent et apprécient, parce que plus exposés, — la joie de vivre...

De même que vous, ils sont mariés et ont un foyer où s'abritent leurs vieux parents, leur

femme, leurs enfants qui les adorent et auxquels ils rendent leur affection au centuple.

De même que vous, enfin, ils ont droit à l'existence et au bonheur...

Et tout cela : famille, foyer, bonheur, sécurité, ils l'abandonnent sans la moindre hésitation, quand le devoir commande.

Leur sacrifice, — ce sacrifice dont est faite la paix sociale et qu'ils cimentent de leur sang, — est librement consenti, certes, mais il n'en demeure pas moins un sacrifice.

Et, par cela même qu'il est de tous les instants, je n'en sais guère de plus beau.

Inclinons-nous,

De même que tous les braves gens auxquels nous venons de rendre cet hommage mérité, les « As », bien qu'ils sussent à quelles forces mauvaises ils allaient se heurter, n'hésitèrent pas.

S'élançant sur les traces de James Nobody, qui, à une cinquantaine de mètres devant eux, arpentait les quais, ils ne le perdirent pas de vue.

Bientôt ils le virent pénétrer à l'intérieur de la propriété, d'où un quart d'heure plus tard, il ressortit.

D'un air qu'il s'efforçait de rendre indifférent, James Nobody s'appuya, *les bras croisés*, contre l'un des montants de la porte.

C'était donc qu'il avait réussi...

Aussitôt, ils s'avancèrent et, sur un signe de lui, pénétrèrent à leur tour à l'intérieur de la propriété.

— Que deux d'entre vous, leur dit le grand détective, aillent surveiller la porte du fond, afin d'éviter toute évasion intempestive.

« Deux autres, pour la même raison, demeureront ici, auprès de la porte principale.

« En ce qui concerne ces quatre-là, la consigne est : Nul ne doit ni entrer ni sortir tandis que s'effectuera le nettoyage de ce repaire.

« Ces deux postes seront occupés par les plus âgés d'entre vous, ou ceux qui ont le plus d'enfants. »

Et, quand cet ordre eut été exécuté, s'adressant à Bob Harvey, il lui dit :

— Maintenant, prenez quatre hommes avec vous, et allez couper les amarres des six bateaux accostés à quai. Ceci, afin de couper toute retraite, le cas échéant, aux bandits.

Deux minutes plus tard, les six embarcations

qui, sauf une, avaient été abandonnées par leurs équipage, partaient à la dérive.

La dernière, celle que gardaient les hommes de Samuel Badman, subit un sort pareil, sans que parussent s'en émouvoir autrement, ceux qui étaient à bord et qui, selon toute probabilité, devaient « godailler » dans le poste d'équipage.

Bob Harvey et ses hommes rejoignirent aussitôt.

— C'est fait ? demanda James Nobody.

— C'est fait, chef ! répondit Bob Harvey.

— Bien !

Et, se tournant vers ses « As » :

— En ce cas, allons-y ! Revolver au poing et, sauf en ce qui concerne Samuel Badman, pas de pitié !

Ce fut la ruée...

Surpris au moment où ils allaient se mettre à table, les bandits logés dans les communs ou dans le hangar, furent capturés sans coup férir.

Hébétés, ils n'esquissèrent pas la moindre tentative de résistance et, tenus sous la menace du revolver, se laissèrent « ficeler » docilement.

Mais, il n'en fut pas de même, en ce qui concernait James Nobody et ses hommes.

Alertés par le bruit, Samuel Badman, Jacob Sobelhsen et les trois bandits qui dînaient en leur compagnie, accueillirent à coups de revolver les policiers.

Trois de ceux-ci tombèrent...

Puis, un autre...

Mais, déjà, ceux qui en avaient fini avec les autres bandits, arrivaient à la rescousse.

— *Go on!*<sup>(1)</sup> hurla James Nobody...

— *Go on!* répondirent-ils, avec ensemble. Et, tous, sans calculer le danger, se ruèrent dans le bouge...

Deux autres inspecteurs tombèrent.

Mais, Jacob Sobelhsen et les trois bandits qui entouraient, — lui faisant un rempart de leur corps, — Samuel Badman, mordirent la poussière à leur tour.

Maintenant, en face de ses adversaires, dont le cercle allait se rétrécissant, Samuel Badman demeurait seul...

— *Rends-toi!* lui cria James Nobody. Le bandit pouffa et, cynique, il répondit :

— Monsieur veut rire, sans doute !

Et, avant qu'on ait eu le temps de s'opposer à son

geste, appuyant le canon de son revolver contre sa tempe droite, il se fit sauter la cervelle...

Les « As » se regardèrent consternés...

— Bah ! fit James Nobody, nous n'y pouvons rien. D'ailleurs, tôt ou tard, il devait mal finir...

Ce fut là, toute l'oraison funèbre de Samuel Badman.

Puis, se tournant vers ses hommes, il ajouta :

— Deux d'entre vous, vont rester ici, non seulement pour veiller sur la dépouille funèbre de ceux qui sont tombés au cours de ce combat, mais aussi afin que tout reste en état jusqu'à ce que la justice ait fait les constatations d'usage.

« Quant aux autres, ils vont venir avec moi, car il importe que soient également capturés les bandits qui sont dans la vedette.

Ceux-ci, comme bien on pense, n'avaient pas demandé leur reste...

Ayant entendu les détonations, et se doutant par cela même de ce qui se passait chez Jacob Sobelhsen, ils avaient pris la fuite.

Quand les « As » arrivèrent sur le quai, ils les aperçurent au loin, qui fonçaient à pleins gaz vers le large, en direction de l'Allemagne...

Ils n'allèrent pas loin d'ailleurs...

Alerté par téléphone, un torpilleur de la défense mobile, eut tôt fait de les rejoindre. Il les ramena au cours de la nuit...

Pour si onéreuse qu'elle fût, cette expédition n'en produisit pas moins des résultats appréciables.

Six détectives, six « As », avaient payé de leur vie, il est vrai, leur dévouement à la chose publique.

Mais, d'autres viendraient qui les remplaceraient.

Leur dévouement, d'ailleurs, n'avait pas été inutile. Cinq de leurs adversaires, parmi lesquels s'en trouvait un Samuel Badman, qui s'avérait irremplaçable, avaient subi la loi du talion.

De plus, leurs complices, — tous leurs complices, — attendaient en prison qu'on statuât sur leur sort, lequel n'était pas douteux.

Cette fois encore, on ne pavoiserait pas à Moscou.

Et à Berlin encore moins.

Ce qui ne veut pas dire, d'ailleurs, qu'on illuminerait à Londres.

Mais, tout de même, les morts de la « Brigade » étaient vengés !

Et les larmes que répandirent sur leurs cercueils

1 — En avant !

leurs proches et leurs amis étaient bien moins amères que celles qui coulèrent en Russie, et que ponctuèrent anathèmes et cris de rage.

Le désastre, en effet, s'avérait immense pour les soviets. Non seulement ils perdaient, en cette affaire, quinze de leurs meilleurs agents, mais ils perdaient également l'espoir d'arracher des mains d'Olga Tsaritzine, les douze otages qu'elle détenait.

Ceux-là aussi pouvaient être considérés comme morts, car, de même que James Nobody, la princesse Olga Tsaritzine ne lâchait jamais sa proie.

Mais si elle se montrait implacable à l'égard de la bande infâme qui terrorisait son pays, elle savait, par contre, faire preuve d'une infinie pitié à l'égard de ceux qui tombaient pour lui.

C'est pourquoi le jour où, au milieu d'un grand concours de peuple, on conduisit à leur demeure dernière les six victimes de Samuel Badman, une main inconnue déposa sur le cercueil de l'un d'entre eux, une superbe couronne en fleurs naturelles sur le ruban de laquelle figuraient en exergue, les mots que voici :

*Hommage  
ému et reconnaissant  
de la  
« COHORTE DES AIGLES »  
à la  
« BRIGADE DES AS ».*

Ainsi à travers l'espace, malgré la mort et les menaces latentes, s'affirmait une fois de plus la solidarité des braves gens ligüés contre les puissances de proie.

Il n'y eut que Moscou pour ne pas le comprendre...

Faut-il l'en plaindre, ou l'en blâmer ?

## IX

### Où James Nobody retrouve enfin le trésor du grand-duc...

La suite alla très vite...

Placé en présence des cadavres de son chef et de ses amis que pour les besoins de l'enquête on avait amenés à Penton-Hill, Israël Youdevitch

comprit qu'il était de son intérêt d'avouer en quel endroit il avait caché le trésor et les documents dérobés par lui chez le colonel Edward Madge.

Pensant avec juste raison qu'on les chercherait partout, sauf là, il les avait enterrés dans la cave de l'immeuble même qu'habitait l'officier.

On les y retrouva.

Comme bien on pense, c'est avec la satisfaction la plus vive que le grand-duc et le War Office, rentrèrent en possession, l'un de ses bijoux, l'autre de ses dossiers.

Faisant état de leurs aveux, on fit grâce de la vie à Israël Youdevitch et à Nathan Liebmann.

Mais non pas grâce du bagne...

C'est à Penton-Hill même, au fond d'une cellule d'où ils ne sortiront plus jamais, que, jusqu'à la fin de leurs jours, ils expieront leurs forfaits.

Quant à leurs complices, ils furent tous pendus et moururent dans l'impénitence finale.

— Eh ! bien, fit James Nobody en se tournant vers le directeur qui, comme lui, avait assisté à l'exécution, pensez-vous toujours que ma tentative ne valait pas d'être faite ?

Le haut fonctionnaire se raidit...

— L'expérience ayant démontré le contraire, répondit-il, gourmé, je serais mal venu à en nier les résultats.

« Mais, combien sont-ils les hommes qui auraient osé se soumettre à une épreuve pareille ?

« Pour ma part, je n'en connais qu'un, et celui-là, c'est vous.

« Aussi, tout en étant prêt à rendre hommage aux qualités dont vous avez fait preuve, tout en enregistrant les résultats acquis par vous, je n'en pense pas moins que tout autre que vous, aurait couru à un échec certain.

« Relisez plutôt le règlement de la prison, et... »

— Ah ! Non ! s'écria James Nobody, hilare. Tout, mais pas cela ! Je le connais par cœur, votre règlement.

— Eh ! bien ?

— Eh ! bien, laissez-moi vous donner un conseil, poursuivit en souriant le grand détective, votre règlement et rien du tout, c'est la même chose.

« Si je ne m'en étais mêlé, ce n'est ni votre règlement, ni vos gardiens, ni vous-même, qui auriez empêché Israël Youdevitch de s'évader.

« Donc, votre règlement est absurde.

« De plus, il est inique.

« Ce n'est pas en torturant les hommes qu'on les ramène dans le bon chemin, c'est, au contraire, en leur montrant tout ce que renferme de satisfactions en puissance le mot « bonté », qu'on leur apprend à devenir meilleurs.

« Au lieu d'en faire des révoltés, faites-en des hommes, simplement.

« Croyez, comme j'y crois moi-même, à la vertu de l'exemple.

« Et, puisque vous êtes un homme, montrez-vous humain envers les autres hommes. « La vérité est là, et non ailleurs !

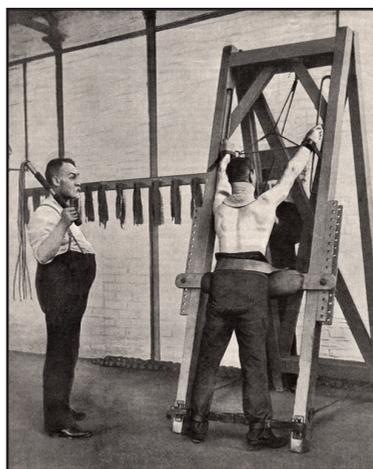
« Sachez vous en souvenir... »

Ayant dit, le grand détective salua le haut fonctionnaire et, après avoir allumé une cigarette, il s'en fut vers de nouveaux exploits...



« *Le plat de ferraille* »

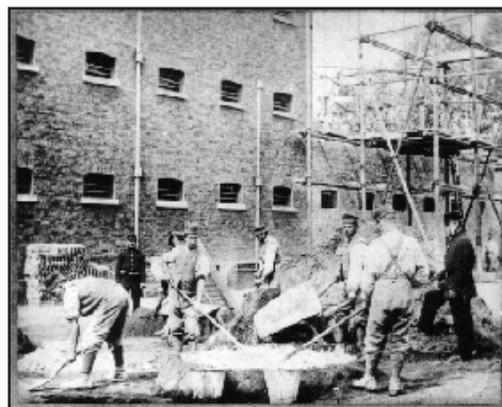
Terme d'argot policier, « *Le plat de ferraille* » est constitué par une chaîne qui, rivée au mur, immobilise les membres des prisonniers, les mettant ainsi hors d'état de nuire.



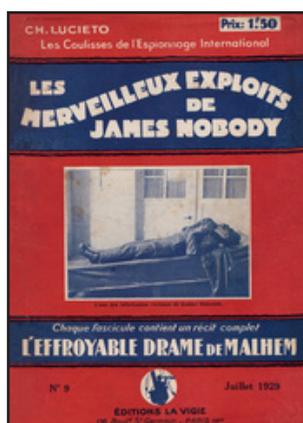
La mise à l'échelle et la bastonnade avec le chat à neuf queue



Prison de Pentonville à Londres, vue aérienne.



« *Hard labour* » dans la cour de la prison de Pentonville.



Lire dans le Numéro de juillet :

« **L'EFFROYABLE DRAME DE MALHEM** »

CHARLES LUCIETO

---

Les Couloisses de l'espionnage International

---

# LES MERVEILLEUX EXPLOITS DE JAMES NOBODY

---

*Déjà parus :*

- N° 1. — Un Drame au War-Office.
- N° 2. — Le Courrier du Tzar.
- N° 3. — Au Pays de l'Épouvante.
- N° 4. — La Louve du Cap Spartiventi.
- N° 5. — La Momie sanglante.
- N° 6. — Les Compagnons du Désespoir.
- N° 7. — Les Mystères de la Sainte-Vehme.

*Pour paraître successivement :*

- N° 9. — L'Effroyable Drame de Malhem.
- N° 10. — Les Vengeurs d'Isis.
- N° 11. — Un Drame au Quartier général du Kaiser.
- N° 12. — Le Secret du Fellah.

Chaque fascicule vendu 1 fr. 50, contient un récit complet.

---

---

On s'abonne chez tous les dépositaires des *Messageries Hachette*  
et aux Éditions "La Vigie" 36, boulevard Saint-Germain, Paris.

Un an (12 numéros) **15** francs.

Six mois (6 numéros) **8** francs.

*Toutes les recensions où rééditions numériques*

*de LENCULUS sont gratuites, et ne peuvent faire l'objet d'aucun profit.*

On retrouvera toutes ses publications sur le site [http ://www.the-savoisien.com/](http://www.the-savoisien.com/)

**CH. LUCIETO**

---

## **LA GUERRE DES CERVEAUX**



### **EN MISSIONS SPÉCIALES**

140.000 Exemplaires vendus.

### **LA VIERGE ROUGE DU KREMLIN**

93.000 Exemplaires vendus.

### **LIVRÉS A L'ENNEMI**

100.000 Exemplaires vendus.

### **LE DIABLE NOIR**

60.000 Exemplaires vendus.

### **L'ESPION DU KAISER**

60.000 Exemplaires vendus.

---

*Chaque volume, broché* **12 fr.**

